

Une famille de Bagnes en Amérique

Les Deléglise

De tout temps, la pauvreté du sol et l'esprit aventureux poussèrent les Suisses hors de leurs frontières pour chercher des terrains plus fertiles ou des situations plus lucratives. Point n'est besoin de rappeler la tentative de Divicon conduisant les Helvètes en Gaule et qui paya cher cette aventure ! Pendant plusieurs siècles, le service militaire étranger servit d'exutoire à la population de notre pays. L'émigration, intermittente ou occasionnelle jusqu'au XIX^e siècle, s'intensifia dès que des pays neufs, en Amérique surtout, s'ouvrirent aux Européens fatigués des guerres et des révolutions.

L'émigration massive de 2000 Suisses, dont 800 Fribourgeois, au Brésil, en 1819, semble avoir donné le branle au mouvement d'émigration du XIX^e siècle. Les troubles politiques de la première moitié du siècle l'accéléchèrent. Le Valais suivit aussi le mouvement.

Nombreux sont les Valaisans qui ont porté leur nom dans les diverses régions du Nouveau-Monde pour y chercher fortune et qui y réussirent avec plus ou moins de bonheur.

Une abondante correspondance que j'ai eu la bonne fortune d'avoir entre les mains m'a permis de suivre presque pas à pas

une famille de Bagnes qui émigra tout entière aux Etats-Unis à des dates qui s'échelonnent de 1848 à 1860. Il s'agit de la famille de François Deléglise, qui tenait une petite épicerie à Prarayer. A cette famille appartenaient aussi le chanoine Pierre-Joseph Deléglise, qui devint Prévôt du Grand-Saint-Bernard en 1865, et qui fut le principal destinataire de cette correspondance. Un autre membre de la famille, qui eut aussi ses aventures, fut le Père Athanase Deléglise, de la Compagnie de Jésus¹.

Cette correspondance, écrite dans un ton naturel et simple, presque naïf, est émaillée d'observations et de réflexions intéressantes et témoigne de l'esprit pratique des gens de la vallée de Bagnes. Petit à petit, l'on voit s'opérer une transformation de leur esprit et une adaptation aux mœurs de leur nouvelle patrie, si bien que, écrite au début en français, cette correspondance prendra de plus en plus un tour anglo-saxon jusqu'à ne plus employer que la langue anglaise².

Avant leur départ, les Deléglise prirent une part active, dans leur commune, aux luttes politiques de cette époque tourmentée ; le nom des Deléglise est associé à ceux d'Eugène Besse et d'Eugène Gard (ce dernier devint plus tard officier au service du Saint-Siège)³. Deux des frères Deléglise, Maurice et François, participèrent à la campagne du Sonderbund ; Maurice fut mobilisé dans le bataillon Gard et fonctionna comme fourrier. Après la défaite, un fils de François, François junior, goûta avec son ami Gard les douceurs du cachot réservé aux exaltés...

¹ Mgr Pierre-Joseph Deléglise, né à Prarayer le 27 mai 1814, mort à Martigny le 14 mars 1888 après une prélature de vingt-trois ans, a laissé un souvenir de bonté, de modestie, de savoir et de régularité qui le faisaient estimer de tous. Son frère, le Père Athanase Deléglise, S. J., né à Prarayer le 30 octobre 1820, mort à Ponthaux (Fribourg) le 29 juin 1890, fut professeur à Fribourg et à Sion, orateur et missionnaire paroissial. Cf. Pierre Gard : *Clergé de la Paroisse de Bagnes*, St-Maurice, 1932, pp. 34-38. — Nous joignons au présent article un bref tableau généalogique qui aidera le lecteur à connaître les membres de la famille Deléglise et leurs rapports de parenté. *Infra*, pp. 336-337.

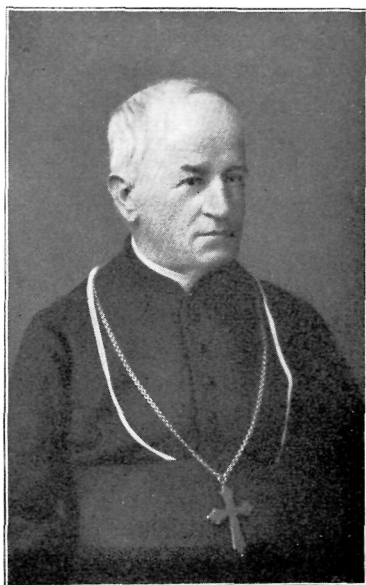
² Les citations tirées de cette correspondance sont mises entre guillemets. Sauf incorrections trop notoires, nous avons respecté le texte original soit dans ses termes, soit dans son style, pour lui laisser son cachet de naturel et de simplicité. — Les pièces originales de cette correspondance, généralement destinée à Mgr Deléglise, sont conservées dans les archives de la Prévôté du Grand-Saint-Bernard.

³ Eugène Besse (1822-1866), major, préfet d'Entremont, député au Grand-Conseil. Cf. *Armorial valaisan*, Zurich et Sion, 1946, p. 29. — Eugène Gard (1825-1909), capitaine au service du Saint-Siège de 1852 à 1860, créé chevalier après la bataille de Pesaro, président de Bagnes, député au Grand-Conseil, sous-préfet d'Entremont, racheta la fabrique de draps en 1886, restaura et dota la chapelle de St-Etienne sur Montagnier, a laissé des mémoires, notamment une relation des événements de 1844. Cf. *Armorial valaisan*, p. 104.

I. Au Wisconsin

1. Le premier émigrant : Maurice Deléglise

L'ancien guerrier du Sonderbund fut le premier à donner le signal du départ. Dans le désarroi causé par les troubles politiques, Maurice Deléglise se décida à quitter son vieux pays pour un pays nouveau. Il fixa son choix, nous ne savons pour quelles



Mgr Pierre-Joseph Deléglise
Prévôt du Grand-Saint-Bernard

raisons, sur le Wisconsin qui venait d'être érigé en Etat de l'Union (1848). Il quitta Bagnes avec sa famille dès l'année 1848. Nous n'avons pas de récit de son voyage, mais nous savons qu'il s'installa d'abord à Thérésa (Dodge Co.), à 15 lieues de Milwaukee.

Une lettre postérieure d'un neveu de Maurice, dont nous aurons à parler, nous décrit Thérésa comme une « jolie ville de cinq à six maisons, en comptant celles qui sont en construction ; il y a une scie, une église, une école et bientôt un prêtre ». Dans une lettre au chapelain de Bagnes, Maurice donne ses premières impressions :

« Mon voyage fut très heureux, mais l'argent nous a disparu et nous sommes arrivés ici avec 7 dollars. Le climat du Nouveau-Monde nous a fait éprouver quatre mois de fièvres... Nous sommes arrivés ici avec presque rien, nous avons éprouvé des privations... »

Cela laisse deviner la dureté des débuts. La lettre du neveu, qui était venu rejoindre l'oncle Maurice en 1849, est plus explicite :

« Quand je suis arrivé chez l'oncle, je ne l'ai pas trouvé dans une situation bien brillante ; il avait fait avec Maurice-Louis⁴ un marché assez avantageux, mais il avait traité avec un homme de peu de probité... Augustin, pris par les fièvres, bientôt sans vivres et sans asile, arrive à Thérèse ; il ne lui restait que cinq à six piastres. Des voisins charitables l'aidèrent. Je trouvai Augustin presque nu ; je lui donnai mon habit, casquette, gilet, souliers... »

La famille de Maurice n'était pas au bout de ses déboires, nous le verrons bientôt.

La localité où il s'était établi avec sa famille, était située au milieu des bois, à 15 lieues de Milwaukee. Quoique parcouru encore par les Indiens, le territoire était déjà partagé en lotissements que le gouvernement cédait à bas prix aux immigrants. Maurice avait acheté une terre de 40 arpents, soit 40 quartanées, au bord d'une rivière. La forêt était peu serrée et facile à abattre ; il se bâtit une cabane sur une hauteur ; comme celles des autres fermiers, cette cabane était construite en rondins garnis de terre glaise.

Maurice Deléglise n'était pas le seul Bagnard dans ce pays lointain : il y trouvait dans le voisinage un Benjamin Delarze, Etienne Miret (sic), de Bruson, un Pache, un Carron de Champsec. Plus tard, viendront dans les mêmes parages Pierre Brouchoud, du Châble, un Courtion, ainsi que les cousins Maurice et Joseph Guex à Oshkosh.

Maurice ne reste pas longtemps à Thérèse ; en 1854, il s'établit dans une nouvelle ferme, à Mishicott, dans le comté de Manitowoc, au bord du lac Michigan, à 50 milles (80 km.) au nord de Milwaukee. En 1858, nouveau déplacement :

« Après m'être vu presque sur la rue, écrira-t-il à son cousin Besse, après avoir possédé à Mishicott près de 7.000 fr., je vais me remettre sur une terre du gouvernement avec la seule valeur que vous venez de m'envoyer. »

Tout en gardant Mishicott, c'est à Appleton, dans le comté d'Outagamie, qu'il va s'installer (Appleton restera le centre d'affaires de son fils Augustin).

Maurice se déplace une fois de plus vers la fin de 1861 à Belleplaine, dans le comté de Shawano. Tout ce comté avait, en

⁴ Probablement un compatriote fixé antérieurement en Amérique...

1855, 254 habitants, et en 1860, 829, non compris les sauvages qui avaient une réserve de 24 lieues carrées. La famille Deléglise était sans doute dès lors en relation avec les Indiens ; mais c'est seulement dans une lettre de 1877 que Maurice nous donne un court récit d'une rencontre :

« En automne, des sauvages nous ont demandé la permission de placer leur tente qu'ils appellent „wigwan" sur notre terre à 300 pas de notre maison. Ils viennent se chauffer, entrent sans dire un mot, sans frapper la porte, ils s'asseyent, ruminent des airs sauvages, s'en retournent sans merci ; s'ils se servent d'un meuble, le prennent sans demander, le remettent sans dire un mot ; les hommes parlent quelques mots d'anglais... ; ils avaient trois tentes de 20 à 30 personnes ; ils ont des chevaux et des chiens... »

Entre-temps, Augustin s'engage dans l'armée fédérale pour combattre la sécession des Etats du Sud ; il part le 1^{er} juillet 1861. A son cousin Besse qui lui avait fait un reproche d'avoir laissé partir Augustin, Maurice répond en octobre 1863 sur un ton qui laisse percer son amour pour sa nouvelle patrie :

« Vous me dites qu'Augustin aurait mieux fait de rester plutôt que d'aller à la guerre... et moi, à la guerre du Sonderbund, si je n'étais pas parti, m'auriez-vous estimé pour un bon citoyen?... Se battre pour l'émancipation de l'esclavage, c'est le plus grand acte de charité que l'homme puisse faire. »

Après quelques nouveaux déboires en 1864 — sécheresse, maladie, feu, accident —, la situation de la famille finit par s'améliorer. En 1867, Maurice peut faire état de ses onze vaches, outre des bœufs de labour et quelque jeune bétail.

« Du printemps à l'automne, ce bétail va au pâturage sans qu'on s'aperçoive par où ils ont passé. Une vache revient en moyenne à 15 dollars (75 fr.) ; le défrichement de la forêt, la construction de la maison et les premières plantations ont coûté 80 dollars. »

Une lettre du 17 novembre 1871 nous apprend que le Wisconsin a subi de gros désastres, sans que les Deléglise en aient eux-mêmes souffert :

« Voici ce que nous avons vu : du côté du Nord, le feu était dans les forêts de pins à deux milles de ma ferme, la pluie a arrêté sa marche triomphante ; s'il avait approché, nous n'avions qu'à faire un sillon pour l'empêcher de brûler les clôtures : nos environs ne sont peuplés que de jeunes trembles ; le feu ne peut que brûler l'herbe sèche..., maison et grange sont à l'abri. Les premiers jours nous voyions une épaisse fumée qui sentait l'odeur de la poix, on n'aurait pu voir un homme à 40 ou 50 pas. A Ristigo, sur le Michigan, les habitants n'ont pu se sauver que par le lac ; des centaines de cadavres ont été retirés des décombres. »

En 1873, la ferme de Belleplaine était devenue insuffisante. En s'ouvrant un chemin sur six milles (9 km.) à travers la forêt vierge et malgré ses soixante-huit ans, Maurice repart à la recherche de nouvelles terres :

« Sur les bords de la rivière Embarrass, nous avons trouvé de la terre claire et du foin que je n'en ai jamais fauché de plus gros à Bagnes. »

Il établit à dix milles de Leopolis, où se trouve Augustin, une nouvelle ferme de 240 arpents ; ses plus proches voisins sont à six milles : Allemands, Irlandais, Bohémiens. Malgré son courage, la guigne le poursuit ; outre des pertes matérielles, il voit sa fille mourir dans un accès de folie ; un fils est en prison ; il se voit, de plus, engagé dans un procès sur une calomnie. Il n'est pas non plus sans inquiétude pour son fils Augustin qui lui paraît trop fréquemment en contact avec des non-catholiques et même des francs-maçons.

Maurice supporte ses épreuves dans de vrais sentiments chrétiens, qu'il vaut la peine de signaler ; au sujet de son fils en prison, il écrit à son frère le prévôt :

« ... le jour où il aura sa liberté est entre les mains de Dieu ; j'ai fait jusqu'à présent ce qui dépendait de moi, je le ferai encore et Dieu fera le reste, il connaît mieux que nous ce qui nous est plus avantageux pour l'éternité ; en nous affligeant dès ce monde, il veut nous épargner les peines de l'autre... »

Cet homme aux convictions religieuses si solides ne pouvait manquer de donner à son frère des informations sur les conditions religieuses du pays. Le 25 septembre 1862, il écrit :

« J'ai souvent chanté la grand-messe à Mishicott. Maintenant nous allons à la messe dans une église bâtie par les sauvages, desservie par un missionnaire venant du Canada, français d'origine. »

En 1863, un capucin fribourgeois assura quelque temps le culte. En 1868 est érigé un nouveau diocèse à Green-Bay. Dans le comté de Shawano, n'existe qu'une seule église catholique. Le *township* (commune) de Belleplaine ne compte que neuf familles catholiques. L'église de Shawano est achevée en 1869, mais elle n'a pas de prêtre : le capucin d'Einsiedeln qui était missionnaire chez les Indiens a quitté son poste⁵. Enfin, dans sa dernière lettre, écrite le 5 juillet 1879, ce fidèle chrétien annonce qu'il y a 50 familles catholiques à Leopolis et environs.

C'est à Leopolis que meurt Maurice Deléglise, le 5 décembre 1879, après une longue vie de labeurs et d'épreuves. Cette localité n'ayant encore ni église, ni cimetière, Maurice Deléglise fut enseveli à quinze pas de la maison de son fils François-Augustin, à Antigo.

⁵ Ce missionnaire déplacé était-il peut-être, non un capucin, mais un bénédictin d'Einsiedeln ? L'Abbaye d'Einsiedeln envoya, en effet, à cette époque, plusieurs de ses membres aux Etats-Unis où ils fondèrent, notamment, l'Abbaye de Saint-Meinrad.

2. François-Augustin Deléglise ou l'enracinement

Les débuts

Une fille de François-Augustin Deléglise, Anna, épouse Morrisey, a publié une notice historique précieuse sur la paroisse d'Antigo (Langlade Co., Wis.), ville dont la fondation est due à son père. Grâce à cette notice ⁶, qui complétera les renseignements donnés par la correspondance, nous allons pouvoir connaître les débuts de la colonisation de ce pays que la famille Deléglise avait fait sien.

Avant l'arrivée des Blancs, le Wisconsin était habité par des tribus appartenant aux nations des Iroquois, Sioux et Algonquins. Ses premiers explorateurs furent, entre autres, Nicolet, Joliet et le célèbre P. Marquette vers 1670. Les premiers missionnaires furent des Jésuites ; environ cent ans après leur départ, vers 1830, de nouveaux missionnaires reprirent leur œuvre, spécialement autour de Green-Bay ⁷, qui devint plus tard siège d'un évêché ; un des plus connus fut le P. Florimond Bonduel, dont le nom fut donné plus tard à un village du comté de Shawano, où il s'était occupé des Indiens Menominies. A Upper Post Lake, il y avait des Indiens Pottawatomies ; près du lac Neva et de la rivière Eau-Claire, des Chippewa.

Le Wisconsin fut érigé comme Etat de l'Union en 1848. En 1855, le comté de Langlade était encore un paradis de la nature. Ce comté, nommé d'abord New-County, reçut le nom de Langlade par un acte de la Législature du Wisconsin de février 1880, en l'honneur de Charles de Langlade, vaillant pionnier français, qui fut proclamé premier citoyen du Wisconsin. Le premier colon blanc établi en permanence dans les limites du comté de Langlade fut William Lercy Ackley qui s'établit sur les bords de la rivière Eau-Claire en 1853 ; il y épousa une Indienne de la tribu des Chippewa.

Le père et fondateur d'Antigo fut François-A. Deléglise, né le 10 février 1835 à Bagnes, de Maurice-Athanase et de Catherine Lang. Ainsi qu'on l'a vu, la famille émigra en 1848 en Amérique, où elle s'établit d'abord dans le comté de Dodge Wis., ensuite dans le Manitowoc Cy, puis à Belleplaine Shawano Cy.

Le fils de Maurice Deléglise n'avait que quatorze ans quand son père prit la décision de partir pour le Nouveau-Monde. A leur

⁶ Miss Anna Deleglise : *History of My Parish*, Antigo MS, March, 1893. Reproduit dans C. L. Leitermann : *History of St. John The Evangelist Church Antigo Wisconsin Golden Jubilee 1880-1930*.

⁷ Notons que le Père Antoine-Marie Anderledi (1819-1892), de Berisal en Haut-Valais, fut missionnaire à Green Bay de 1848 à 1850. Il appartenait à l'Ordre des Jésuites, dont il sera le Général de 1887 à sa mort.

arrivée dans le Wisconsin, ce pays était encore couvert de forêts à perte de vue, que les Blancs défrichaient au fur et à mesure de leur avance : nature primitive dans toute sa sauvage magnificence, écrira Pierre-François, un cousin de François-Augustin : cà et là, quelques fermes isolées construites en rondins garnis de terre glaise.

« Le Wisconsin, écrit encore Pierre-François, est un pays tout à fait dans son enfance ; on ne voit partout que d'immenses forêts, où percent cà et là quelques terres nouvellement défrichées... Le pays est hérissé de collines ; dans les forêts, on trouve surtout l'érable à sucre et le tilleul qui atteignent des proportions gigantesques. »

Les premiers colons blancs vinrent du Canada ; puis il en vint d'Irlande, d'Allemagne, de Bohême, de Pologne. Il y avait aussi des Suisses, mais, dans les recensements, ils étaient comptés avec les « Teutons ».

C'est dans ce pays encore neuf que s'étaient établis nos Bagnards et c'est là que François-Augustin exerça une activité qui témoigne de son esprit d'entreprise bien américain. Avant sa trentième année, il avait été fermier, bûcheron et soldat. Le 29 novembre 1856, il épouse à Two-Rivers Mary Bor, qui était née le 1^{er} janvier 1835 à Taus, en Bohême. François-A. Deleglise s'établit alors à Appleton comme pionnier et devint ingénieur et agent immobilier. Au service du gouvernement, nous le verrons à l'œuvre, parcourant les forêts, levant des plans pour des villes, établissant des lotissements pour des colons.

La guerre de Sécession

A l'appel du président Lincoln, François-Augustin — désormais : Francis-A. Deleglise — s'engagea le 28 juin 1861 et fut incorporé dans la compagnie E du 6^{me} Wis. Vol. Inf. sous le capitaine Marston. Dès le 1^{er} juillet, il part, persuadé que la guerre ne sera pas longue. Son unité fait partie de l'armée du Potomac. C'est en 1862 seulement qu'il voit le feu pour la première fois. Le nouveau soldat participe à la deuxième bataille de Bull-Run, le 28 août ; dans cette bataille, qui dure trois jours, il perd la moitié de ses camarades. Le 14 septembre, il participe encore à un engagement à South-Mountain, où son régiment perd encore 88 hommes sur 300. Le 17, nouvelle rencontre sanglante à Sharpsburg, près de Middletown, dans le Maryland⁸ : de sa compagnie, il reste quatre ou cinq hommes et un sergent ; lui-même reçoit trois blessures, mais, à quarante pas du porte-drapeau adverse, il continue à tirer sur lui jusqu'à ce que, couvert de sang et

⁸ Il s'agit de la bataille d'Antiétan, qui entraîna l'abandon du Maryland par les troupes sudistes.

isolé, il se retire au galop. Une fois à l'abri, il se fait un pansement de fortune, puis se met à la recherche d'un hôpital ; il trouve un chirurgien qui lui extrait la balle de la cuisse, puis il repart à pied jusqu'à Middletown. De là, un train de blessés l'amène à Washington, où il arrive le 21 septembre. Il profite de son séjour forcé pour écrire une longue lettre à son oncle Pierre-Joseph, où il lui donne force détails sur cette première partie de la campagne.

Il passe dans un nouvel hôpital à Newark. Dès qu'il paraît guéri de ses blessures, Francis-Augustin est envoyé au fort Hamilton à New York ; il en profite pour visiter la ville qui grandit à vue d'œil. Voici quelques impressions dans une lettre du 20 décembre 1862 :

« ... Les rues sont pavées, rareté en Amérique. Les magnifiques fermes sont détruites pour faire place aux bâtiments en bois ; ensuite ces constructions en bois, quoique encore aussi bonnes que neuves, sont détruites pour faire place aux magasins en briques et couverts en feuilles de fer pour les préserver contre le feu... Ensuite ces constructions en briques, quoique aussi en bon état, sont détruites pour faire place aux édifices en granit, marbre blanc ou en fer. »

Pour lui, il ne fait pas de doute que New York comptera en 1900 3 millions d'habitants et atteindra 4 millions avec les « villages » voisins ; ce qu'il appelle villages, c'est Brooklin, Hoboken, Harlem... Que de curiosités n'a-t-il pas eu l'occasion de voir : une famille d'Esquimaux venant du détroit de Smith et une famille d'une race étrange du Mexique ; il a vu de près la construction de nouveaux vaisseaux de guerre, comme les monitors, cuirassés qui furent effectivement créés à l'occasion de la guerre de Sécession : le *Roanoke*, le *Dictator*, le *Keokuk*, etc.

A l'armée, il a eu l'occasion de rencontrer un Rouiller de Saxon ; un Martignerain a été tué à la bataille de Fair-Oak devant Richmond.

Il pense rejoindre l'armée à Fredericksburg le 31 décembre.

La lettre suivante est de nouveau datée d'un hôpital, à David-Island près de New York, où l'avait amené une nouvelle blessure. Elle porte la date du 1^{er} mai 1864.

Le régiment auquel appartenait Francis-Augustin Deleglise était rentré en campagne ; il prit part d'abord à la bataille de Chancellorsville, qui fut livrée du 29 avril au 6 mai. Le régiment avait reçu l'ordre d'établir des pontons sur la rivière ; mais cette tentative fut empêchée par l'armée ennemie : alors fut donné l'ordre au régiment du Wisconsin et au 24^e du Michigan de passer la rivière à gué et de prendre les redoutes à la bayonnette. Malgré sa témérité, cette charge réussit.

« L'ennemi sortit de ses redoutes pour s'échapper à la course ; alors commença une chasse très enthousiaste ressemblant plutôt à un troupeau de brebis épouvantées qu'à des combattants ; la moitié de mon régiment est sortie du rang et prit la course après l'ennemi qui jetait armes et équipement pour

courir plus vite... C'était à peu près comme mille loups après un pareil nombre de brebis au plan de Versegères... Dans cette charge, ma compagnie a perdu deux hommes, nous avons fait 300 prisonniers, réussi à faire deux pontons et la division put traverser en force. Mais à son tour l'ennemi réussit à tourner nos positions. L'armée fédérale dut battre en retraite jusqu'en Pennsylvanie. »

Là, elle reprit l'offensive et rencontra l'ennemi à Gettysburg le 1^{er} juillet. Le régiment de Deleglise, le premier au feu, a fait tout une brigade prisonnière ; lui-même était de la garde du drapeau, mais, arrivé à vingt pas de l'ennemi, il fut blessé au-dessus du genou droit. Il s'abrite dans une maison où il y avait déjà des blessés des deux camps, mais comme l'armée fédérale était en retraite, ses blessés tombèrent aux mains de l'ennemi et restèrent trois jours sans soin et sans nourriture. Enfin, le 6 juillet, Francis-Augustin fut transporté à Gettysburg, puis à Baltimore où il reçut des soins, mais la balle ne put être extraite. Après quatre mois, il change d'hôpital, le 8 novembre ; on lui laisse peu d'espoir de sauver la jambe et même la vie. Comme traitement, forte alimentation et blessure traitée avec une forte eau bleue pour consumer les morceaux d'os ; au bout d'un mois, la cuisse avait presque repris son état normal ; au bout de quatre mois, il pouvait marcher avec des béquilles ; le 25 mars, notre blessé fut évacué sur New York, à David-Island, dans le Long Island. De David-Island, il est « remué » à Madison (c'est la capitale du Wisconsin) en juin 1864 ; c'est seulement là que la balle put enfin être extraite. Dès lors, la guérison est assurée ; il reçoit son congé en juillet et rentre dans sa famille ; mais il en a encore pour une année à marcher avec des « crosses » ou béquilles. Enfin, en janvier 1866, toutes les blessures sont fermées.

Le pionnier et fondateur de ville

Une fois rétabli, Francis-Augustin reprend sa vie de pionnier. Comme agent du gouvernement, il se remet à parcourir les forêts où les propriétaires de scieries ne se faisaient pas faute de pratiquer le braconnage.

En 1872, il explore une région qui, dit-il, est très semblable au plan de Versegères, avec l'intention d'y établir une colonie, car cette région a de l'eau en abondance, elle est fortement boisée en érable, orme, bouleau, tilleul et « vouagne » (sapin blanc). Cette ville projetée, qui prendra le nom d'Antigo, naîtra en mars 1878.

Une première fondation due, en partie du moins, à Francis-Augustin Deleglise, est celle de Leopolis dans le comté de Shawano, qui remonte à fin 1871 ; se souvenant de ses origines valaisan-

nes, Francis aurait voulu donner à cette fondation le nom de Sion, mais son associé, qui avait fait les frais de première installation, finit par lui imposer le nom de Leopolis.

En 1876, Deleglise établit les plans du nouveau village qu'il avait projeté et en détermine l'emplacement entre les branches de la rivière Eau-Claire, près de l'établissement Ackley. Puis il décide à l'accompagner son beau-fils John Deresch, un Polonais qui avait déserté l'armée prussienne après avoir fait la campagne de France. Dès la fin de 1876, Deresch entreprit la construction d'une maison afin de pouvoir y amener sa famille.

« Cette maison n'avait rien d'une maison de plaisance, dit la notice sur Antigo ; elle avait une chambre et une alcôve ; les parois étaient de rondins bruts garnis de mousse ; le toit était couvert de branches d'arbres toujours verts, préservant du froid et de l'humidité. Une fois terminée, cette habitation eut 18 pieds sur 30, avec une hauteur de 10 au centre. »

Deresch alla chercher sa jeune femme (de vingt ans). Le voyage se fit en hiver et il fut si dur qu'en une nuit sous la tente, M^{me} Deresch eut le visage gelé. Il y avait quatre lieues de chemin à faire parmi les sauvages. Ackley, le premier colon, les reçut cordialement et les Deresch restèrent quatre semaines chez lui : M^{me} Deresch était la seule femme blanche à 20 milles à la ronde. Pendant l'hiver 1877-1878, de nouveaux colons vinrent s'établir dans les environs.

Enfin, en mars 1878, Francis-Augustin Deleglise amena toute sa famille (comprenant 8 enfants sans compter M^{me} Deresch) pour s'établir définitivement dans le village projeté qui n'était encore qu'une forêt épaisse. Sa maison était sans porte ni fenêtre et sans plancher. Dans un coin, un fourneau abîmé pendant le voyage ; dans un autre coin, un bureau à deux tiroirs : c'est sur ce bureau que se célébrera la première messe qui se dira à Antigo. Cet établissement porta d'abord le nom de *Springbrook*, puis il prit le nom d'*Antigo*, du nom chippewa de la rivière « Nequi-Antigo-Seebeh » qui signifie « rivière au sapin toujours vert ».

Les habitations étaient encore éparpillées et souvent séparées par des milles de forêt.

« Aussi les visiteurs, nous dit la notice, étaient toujours les bienvenus, l'isolement rendait cordiaux et solidaires. Une parfaite égalité régnait dans cette solitude sauvage ; pas de distinction de race, de secte, de coterie, tous sur le même pied. »

Antigo naquit en mars 1878 ; un mois après, il y a déjà un magasin ; une année plus tard, s'en ouvre un second ; en 1879, scierie à vapeur, bureau de poste, moulin, pharmacie... L'année 1880 débute avec un journal, le *Langlade Republican*. Et voici ce qu'écrivit le journal :

« La ville a douze maisons, un hôtel, un moulin à vapeur, une imprimerie. Le village présente bien et a bon aspect ; la population est cordiale, intelli-

gente, pleine d'espoir ; l'établissement est prospère. Il y a environ 850 habitants à Antigo. »

Jusqu'en 1880, le comté dont faisait partie la nouvelle Antigo portait le nom de New-County ; dès 1880, par un acte de la Législature du Wisconsin, il prit le nom de Langlade-County, comme on l'a dit déjà, pour honorer la première famille civilisée, qui était française, établie à Green-Bay. La fondation d'Antigo et la constitution du comté rencontra beaucoup d'opposition et F.-A. Deleglise eut beaucoup de luttes à soutenir pour aboutir. Il y réussit, et dès 1880, sa fondation prit un développement réjouissant.



Mme F.-A. Deleglise
née Mary Bor



Francis-Augustin Deleglise
Fondateur d'Antigo

Les différentes confessions religieuses ne tardèrent pas à y établir leur culte et Deleglise soutint les unes et les autres de ses dons. En 1883, Antigo compte 60 familles catholiques de différentes nationalités ; dix ans après, il y en a 220. La première messe à Antigo fut célébrée le 2 mai 1880 par le P. Lochmann. Le terrain pour l'église fut donné par M^{me} Deleglise (comme son nom devait l'y engager...) et l'église fut ouverte au culte en automne 1882. Le premier mariage célébré à Antigo fut celui d'une fille de Francis-Augustin, Sophie-Amélie, avec James O'Connor, le 31 janvier 1882.

Dès lors, Antigo continue son développement normal tant sur le plan civil que religieux. La participation de la famille Deleglise à la vie de la cité fondée par Francis-Augustin reste

grande et Francis-Augustin est en passe de devenir un homme important : en 1892, les électeurs républicains des comtés de Langlade, Forest et Florence, le choisissent pour leur représentant à la Législature du Wisconsin par 1643 voix contre 1616 à son concurrent démocrate Wunderlich.

F.-A. Deleglise ne revint pas une seule fois en son pays d'origine ; il semble même s'en détacher et ses correspondances se font de plus en plus rares. Une lettre du 25 février 1883 offre la curiosité d'avoir été écrite à la machine, ce qui n'a pas manqué de faire sensation au pays de Bagnes. La lettre du 26 octobre 1885 est la dernière en date que nous possédons. Dès lors, c'est le silence...

Quand mourut le fondateur d'Antigo ? Je ne saurais le dire. Nous savons seulement que sa descendance continue dans les Morrissey et les Leslie.

II. Une vie mouvementée

Pierre-François Deléglise

L'exemple donné par Maurice Deléglise en gagnant l'Amérique en 1848 ne fut pas sans faire impression sur les membres de sa parenté restés à Bagnes. C'est ainsi que Pierre-François Deléglise, neveu de Maurice, partira dès 1849 pour rejoindre son oncle outre-Atlantique.

Aîné de la famille François Deléglise, Pierre-François possédait une certaine culture classique dont sa correspondance fera foi. Sion, Aoste, Fribourg furent les étapes de ses études qu'il poussa jusqu'à la philosophie. Mais, dira-t-il,

« depuis que j'ai commencé mes études, mon existence n'a été qu'un long tissu d'illusions déçues, d'espérances trompées et de chimères évanouies ; nulle espérance de pouvoir sortir de cette prison où l'indigence semblait me condamner à végéter ».

Aussi, à peine a-t-il achevé ses études, que, son imagination aidant, il cherche, « jeune aventurier allant je ne sais où », au-delà de son pays, un autre pays où la fortune consentirait à lui sourire. Il ne savait pas alors au-devant de combien d'illusions et de déceptions il allait... C'est vers la Russie qu'il tourne d'abord son attention ; un ancien condisciple de Fribourg lui fait espérer une place dans le commerce ou l'enseignement à Odessa, mais les renseignements pris ne lui donnent pas satisfaction et c'est pour l'Amérique qu'il se décidera : il a 420 francs en bourse et une malle de 51 livres. Le voyage se fait encore en dili-

gence ; parti de Martigny le 17 septembre 1849, il est à Genève le 19 et à Paris le 23.

Paris, il va de soi, excite la curiosité du jeune Bagnard :

« Paris, c'est un monde... Si vous entendiez dans les rues des Places ou de Prarrayer pendant cinq minutes le tapage que l'on entend à Paris depuis trois heures du matin jusqu'à 10 ou 11 heures du soir, vous croiriez que toutes les montagnes s'écroulent à la fois... »

Autant le paysage lui paraissait monotone jusqu'à Paris, autant il le frappe par sa variété depuis Paris :

« Rien de plus beau que les campagnes qui s'étendent sur les deux bords de la Seine de Paris, et surtout de Rouen au Havre ; en les voyant, j'ai commencé à croire qu'il peut être de plus beaux pays que Bagnes. Il y a peu de grandes plaines, tout le pays est entrecoupé de vallées délicieuses et de charmantes collines... de la hauteur du clocher de Bagnes... La mer s'étend de l'autre côté à perte de vue et forme le fond de ce brillant paysage...

» De Paris au Havre, par chemin de fer, nous nous sommes arrêtés 27 fois et cependant nous n'avons pas mis sept heures pour faire le trajet : jugez quelle rapidité !

» Au Havre, j'ai pris place sur le paquebot à voile, l'*Argos*, et j'espère m'embarquer samedi au plus tard ; dans un mois environ j'aborderai au rivage de l'Amérique. Dépenses de voyage, sauf frais de bouche et autres : de Martigny au Havre 78.50 fr. et du Havre à New York 70 fr. Pour la traversée, il faut se pourvoir soi-même de vivres, batterie de cuisine, lit, matelas, et faire sa cuisine soi-même... Je riais de tout mon cœur quand je voyais ce bagage dont je devenais le maître absolu, il me rappelait le mayen du fond de la Combe... La mer est en ce moment calme et unie et tout nous présage une bonne traversée... Jusqu'à présent pas le moindre malheur... tout va bien, c'est un jeune homme qui va trouver un oncle, chercher quelque emploi et cela pour éviter la conscription et mille autres misères... voilà quelque chose de bien simple. »

La traversée

« Le 1^{er} octobre, par un temps superbe, l'*Argos* sortit du port et mit à la voile. Il y avait à bord 298 passagers et 28 hommes d'équipage... Appuyé sur un cordage, je regardais avec un sentiment de tristesse et de douleur cette terre d'Europe qui s'éloignait avec rapidité, je voyais les spectateurs saluant de la main, criant un dernier adieu à leurs parents et amis. Ce spectacle me faisait mal et rouvrait toutes mes anciennes blessures... Nous n'étions qu'un petit nombre de Français⁹ à bord, nous eûmes bientôt fait connaissance : cette petite société se composait d'un Suisse de Neuchâtel, de trois Parisiens compromis dans la Révolution¹⁰ et d'un Suisse du Valais...

» Le troisième jour, la mer devint houleuse, nous venions d'entrer dans la Manche, la tempête, car c'était bien une tempête, redoubla de fureur... Les vagues se brisaient avec un bruit sinistre sur les flancs du navire qui se balançait comme une paille légère... Vers les huit heures du soir, un craque-

⁹ Français de langue.

¹⁰ Durant la Révolution de février 1848 qui renversa le roi Louis-Philippe et institua la seconde République, ou plus vraisemblablement durant les troubles sociaux de juin 1848.

ment horrible se fit entendre... tous les passagers poussèrent un cri d'effroi, un frisson involontaire me surprit... Le mât de beaupré s'était brisé ; on le répare à l'instant...

» Le 9 (octobre) nous vîmes des légions de marsouins qui bondissaient hors de l'eau — on eût dit une charge de cavalerie —, ils nous présageaient du mauvais temps... Cette fois, je pus jouir du spectacle d'une mer en fureur. C'était quelque chose de grand, de terrible, les vagues s'élevaient comme des collines et se heurtaient avec une force étonnante, des nuages de blanche écume et des vapeurs jaillissantes à une grande hauteur inondaient quelquefois le navire. À l'horizon, on voyait un vaisseau qui luttait comme nous contre les vents, les voiles ployées... il faisait une figure fantastique, on l'eût pris pour un génie des orages commandant ses invincibles bataillons... Un bruit sauvage, pareil à celui d'une grande cataracte, semblait sortir du fond de l'abîme et monter vers les cieux...

» Le 22, la mer était aussi tranquille qu'un étang ; à notre droite, une longue bande noirâtre se dessina peu à peu à l'horizon, tout le monde cria : la terre !... mais vers le soir, cette prétendue terre monta vers le ciel en nuage d'or et de pourpre et nous prépara à un spectacle des plus sublimes et des plus grandioses qu'il soit possible d'imaginer. J'avais été témoin des couchers de soleil dans les montagnes : assurément il offre un coup d'œil admirable ; mais quand je vis se dérouler dans un horizon lointain et vapoureux des paysages dorés, quand je vis le soleil se dépouiller d'une partie de ses rayons pour descendre lentement à travers les brillantes solitudes comme pour se rendre à sa couche royale, quand je vis le voile de la nuit tomber tout à coup et dérober à ma vue ce superbe spectacle, je dis : Voilà ce que l'art ne pourra jamais imiter, ce que l'imagination ne pourra jamais décrire !... Pendant toute la traversée, je n'ai point vu un coucher de soleil aussi beau. Le plus souvent, quand le ciel est serein, il prend une couleur semblable à celle du fer rouge, puis à celle du sang, et disparaît enfin dans la mer...

» Dans le grand banc de Terre-Neuve, nous fûmes assaillis par de terribles orages, les voiles furent déchirées comme du papier, je fus obligé de me lier à mon lit pour ne pas rouler à terre. »

Peu à peu, l'Amérique approche ; les passagers sont impatients de quitter leur habitation flottante. Enfin, le 7 novembre, un bateau à vapeur vient les délivrer et les transporter sur le sol américain, 37 jours après avoir quitté le sol européen.

« Je restai six jours à New York, tant pour me reposer que pour prendre divers renseignements... New York est une ville immense, peuplée et commerçante. Elle est presque toute bâtie en briques, mais elle a aussi de beaux édifices de marbre. Ses rues sont belles et ornées de magasins qui ressemblent à des palais ; rien n'égale le luxe, la somptuosité et la richesse de ces magasins : Paris même n'offre rien de comparable. La rue du Broadway, plus large que le Grand-Pont à Sion, a plus de deux lieues de long en droite ligne ; elle est nuit et jour encombrée d'omnibus ; malheur à celui qui quitterait les trottoirs, il serait bientôt écrasé. Le port est immense et offre l'aspect d'une véritable forêt de mâts, il y a des navires de toutes les parties du monde... »

De New York au Wisconsin

La véritable aventure va commencer. Le pays que traversera Pierre-François, s'il n'est plus à l'état primitif, est encore entre les mains des pionniers ; c'est encore le pays des fermes, ce n'est pas encore celui des industries et des usines. Pierre-François va nous les décrire, parfois avec un lyrisme à la Châteaubriand.

« Le 12 novembre, je pris le bateau à vapeur pour Albany ; le lendemain, je partis d'Albany pour Buffalo par le canal. On peut prendre le chemin de fer, mais comme je voulais voir un peu de pays, j'ai préféré le canal ; j'ai mis huit jours d'Albany à Buffalo en passant par Utica, Syracuse, Palmyra, Rochester. Jamais pays n'offrira un pareil mélange de civilisation et de barbarie : à côté d'un chemin de fer, d'une machine à vapeur, vous voyez se dérouler des forêts aussi anciennes que la terre, entrecoupées de marécages, de fondrières. Le 14, nous entrâmes dans une petite vallée assez sauvage, une plaine large à peu près comme le Martinet... La prairie était parsemée de villages, de villes comme Martigny et de maisons éparses. Tantôt c'étaient des champs de maïs plantés comme à Bagnes et dont les bâtons étaient debout ; des vaches erraient en mangeant les feuilles qui leur convenaient. Toutes les possessions avaient leurs enclos. Partout, je voyais de vastes forêts de chênes et de pins ; à côté, des prairies, des vergers, des champs où l'on voit encore des troncs à demi consumés. Les collines inclinées à peu près comme la Planche de Montagnier vont s'élargissant à perte de vue, l'horizon devient très vaste, tout cela forme un paysage admirable. L'on rencontre et l'on voit partout de petits villages de 4 à 5 maisons, presque toutes bâties en planches et vernissées en blanc ou en rouge. Rien n'égale l'élégance de ces habitations, elles sont ornées de colonnades, de balcons, de galeries, de belvédères avec un jardin : ce sont là les maisons des riches. Les autres sont à peu près construites comme les premières mais sans couleur ; de loin, elles ressemblent assez à nos mayens de Bagnes comme les autres ressemblent aux mayens de Sion. Il y en a de toutes grandeurs ; les uns sont grandes comme notre grenier de Prarayer, les autres comme une grange, mais toutes ont l'air de propreté, d'aisance que je n'ai pas vu en France... Sur le bord du canal, il y avait partout des troupes d'oies et de canards ; près d'une ferme, j'ai vu des poules en si grand nombre que la terre en était couverte ; ailleurs, des parcs de quelques centaines de cochons tout gras. Le 16 au soir, nous sortîmes de cette vallée et nous ne vîmes plus que d'immenses plaines incultes, tout à fait semblables aux campagnes de Fully¹¹. A de rares intervalles, nous rencontrions quelques chétives maisons en planches au milieu d'un immense abattis de bois : cela me rappelait la forêt au-dessus du „Tounio“. Tout cela doit former dans la suite de très jolies campagnes... Le 17, je n'ai vu que d'immenses plaines de forêt ; les bords du canal seulement étaient cultivés depuis peu ; j'ai vu des prairies plus vastes que la plaine de Versegères encore hérissées de troncs d'arbres à demi brûlés... Le 18, je n'ai vu que d'immenses forêts de cyprès qui répandaient une agréable odeur, mais partout il y a quelque campagne défrichée ; j'ai vu dans une situation délicieuse une charmante ville, grande à peu près comme Bruson, elle avait trois églises dont une catholique que j'ai reconnue à la croix de son clocher, les autres ne sont surmontées que de girouettes... Le 21, nous passâmes devant un village composé d'une vingtaine de huttes assez misérables, je vous en décrirai une pour vous donner une idée des autres : elle pouvait avoir 12 pieds de haut, 15 pieds de large et 20 de long, elle était construite en grosses poutres rondes, les intervalles étaient garnis avec de la terre glaise, le toit était en écorces... cette cabane était la plus misérable, les autres ressemblaient parfaitement à la boutique d'Etienne Roduit, de Prarayer.

» Sans le savoir, j'ai passé à Rochester où j'aurais pu voir peut-être le Père Masson¹², je n'appris que le lendemain que cette ville se trouvait sur

¹¹ Sur l'état dans lequel se trouvait la région de Fully, cf. Henri Carron : *L'assainissement de la plaine du Rhône*, dans *Annales valaisannes*, 1942, pp. 415 à 420.

¹² Pierre-François Masson (1820-1902), de Champsec (Bagnes), était rédemptoriste ; il exerça son ministère aux Etats-Unis de 1848 à 1855. Cf. Gard : *Clergé de Bagnes*, pp. 77-78.

le canal. Le 22, j'arrivai à Buffalo, ville très commerçante sur le lac Érié ; j'en partis le lendemain pour Détroit ; le 24, nous abordâmes à Cleveland et Sanduski et le 25 nous arrivâmes à Détroit. Avec quel plaisir je me retrouvai dans une ville française et une ville catholique, je volai aussitôt à une église prochaine dont je voyais la croix briller au soleil levant, je tombai à genoux et je remerciai Dieu de m'avoir conduit si heureusement au terme d'un si long voyage !

» Détroit est une jolie ville de 15.000 habitants. Elle est encore dans son enfance, ses rues sont pavées en planches, mais sa position sur la rivière entre les deux lacs est admirable et je suis sûr qu'elle acquerra dans la suite une grande importance commerciale et politique. Ses environs sont magnifiques ; ce ne sont que d'immenses plaines incultes et peu boisées... Le jour même de mon arrivée, on m'a offert une place de professeur de langue française ; je n'ai pas accepté définitivement, je veux auparavant rendre visite à mon oncle, voir un peu Chicago et Milwaukee, pour savoir si elles m'offrent plus de chances... Les Américains, autant que j'ai pu en juger jusqu'ici, sont un peuple charmant, plein d'amabilité et de générosité. On ne se gêne pas avec eux comme ils ne se gênent pas avec nous... Sur le canal, pendant huit jours, j'ai toujours été seul français et j'ai plus appris d'anglais pendant ces huit jours que j'en aurais appris pendant un mois d'études. »

De Détroit pour aller à Milwaukee, Pierre-François compte prendre le chemin de fer jusqu'à New-Buffalo, qui est au bord du lac Michigan ; de là, il ira en bateau jusqu'à Milwaukee. Les immenses plaines incultes, boisées ou marécageuses qu'il traverse lui semblent peu faites pour des Bagnards. Milwaukee, où il arriva le 30 novembre, après 75 jours de voyage, lui parut une ville assez jolie ; il est vrai qu'on y voit encore des troncs d'arbres dans les rues.

« Les bords du lac sont très élevés et escarpés comme les bords de la Drance à Corberaye, et aussi loin que la vue peut s'étendre, on ne découvre que des forêts. Pas une voile n'apparaît à l'horizon, le lac est peu fréquenté, ses ondes sont solitaires et elles ne baignent qu'un rivage désert. De Milwaukee à Thérèse, la distance est de quinze lieues ; la route est détestable, la voiture n'a versé que deux fois et ne se brisa qu'une fois : c'est presque un miracle. C'est là enfin que j'ai vu la nature telle qu'elle devait être avant la découverte. Les forêts ne sont pas touffues, mais les arbres sont gros, les uns à demi pourris, puis de profonds marécages, de hautes herbes, une couche épaisse de feuilles, tel était le spectacle que m'offrait le Wisconsin : c'est la nature primitive dans toute sa magnificence. Ça et là, quelques fermes isolées forment un agréable contraste avec les antiques forêts... J'arrivai à Thérèse le 1^{er} décembre, je me rendis chez mon oncle... Le lendemain je rendis visite à Benjamin Delarze et à Etienne Miret... Aucun des Bagnards ne m'attendait ; je restai plusieurs jours chez eux ; nous parlions de Bagnes, nous comparions notre patrie absente avec notre patrie nouvelle... »

Chez les Indiens

« Il me restait une chose à voir à Thérèse : c'était les sauvages. Il y en avait une famille à deux milles environ de Thérèse ; je m'y fis conduire, je découvris bientôt au milieu d'une forêt une espèce de cabane en forme de taupinée, haute d'environ 7 pieds et de 8 pieds de diamètre à sa base. Elle était de roseaux tressés avec du fil comme de la toile... Je soulevai une natte qui servait de porte et j'entrai dans cette taupinée où je vis d'abord un vieillard assis sur une natte avec une jeune femme et une autre plus âgée

et plusieurs petits enfants. Le vieillard était presque vêtu à l'européenne, sinon qu'il portait la chemise sur la culotte : « Bonjour », me dit-il en entrant, puis il me fit signe de m'asseoir à côté du feu pour me réchauffer. J'examinai de la tête aux pieds cet enfant du désert ; il pouvait avoir 55 ans, mais il était encore plein de vigueur ; ses yeux avaient une singulière expression de vivacité et de sauvagerie ; il était très basané, presque noirâtre ; assis à terre, il arrangeait un soulier avec la pointe d'une fourchette aiguisée qui lui servait d'alêne. La vieille faisait cuire quelque chose dans une marmite suspendue au milieu de la cabane. La jeune femme tressait une natte, elle était presque aussi blanche qu'une Bagnarde, ses cheveux étaient bruns et luisants, ses yeux noirs, elle me regardait, puis se tournait pour rire ; mais le vieillard lui fit un signe pour lui imposer silence. Le vieillard est *sachem* en chef de tous les sauvages qui habitent les environs de Thérèse. Je lui demandai en anglais comment il s'appelait, car il parle anglais ; il me répondit : Laurent Ouapikaan. Il est catholique depuis un an, il me parla un moment, mais je ne le compris pas. Tous les autres sauvages étaient loin à la chasse du chevreuil. »

Cette longue lettre, pleine d'intérêt, est du 10 décembre 1849. Dans une lettre qu'il envoie deux mois plus tard à son ami Eugène Gard, Pierre-François Deléglise revient sur les Indiens.

« Ils ont un costume particulier à chaque saison ; en hiver, ils ont des pantalons collants de peau de chevreuil, avec divers ornements qui ne manquent pas d'élégance ; puis avec une couverture en laine ils se fabriquent quelque chose qui ressemble à une redingote : c'est l'habit de chasse ; on se la jette simplement sur les épaules : c'est l'habit de cérémonie. A la ceinture, ils ont toujours leurs couteaux de chasse et leur hache. Ils ont toujours la tête nue, se coupent les cheveux et se font sur la tête cinq tresses qui tombent sur la nuque et les épaules ; les tresses ne leur sont pas tout à fait inutiles, ils y mettent leur pipe, meuble essentiel du sauvage. Dans les bois comme dans les villes, la vanité a ses courtisans : au moment où je trace ces lignes, je reçois la visite d'un jeune sauvage qui me montre avec orgueil sa figure toute barbouillée de diverses couleurs, le nez est comme un point central d'où partent en tous sens mille rayons rouges, bleus, jaunes, verts... Je suis charmé qu'il soit venu si à propos m'étaler ses brillantes parures, aussi lui fais-je la plus aimable réception. Les femmes se chargent le cou de colliers, et les oreilles de pendants, la jeune Ouapikaan portait des sous et des pièces de deux shillings suspendus aux oreilles comme des grelots. Les sauvages des bords du lac Michigan sont appelés „puants” par les Anglais ; ils sont peu nombreux et pourraient à peine mettre sur pied une centaine de guerriers, tristes débris de la puissante nation des Hurons. Plusieurs familles sauvages sont catholiques, on les reconnaît à leur costume presque européen et aux champs qui environnent leurs maisons ; les autres ne vivent que de gibier. En hiver, les jeunes hommes vont au nord des lacs à la chasse des chevreuils et des ours et ne reviennent qu'au mois de février, chargés de pelleteries qu'ils échangent avec les civilisés pour des étoffes, des armes et des vivres... A la chasse, ils déploient une merveilleuse dextérité ; alors même que la neige a disparu, ils suivent les traces du chevreuil dans la forêt avec la même adresse que le lévrier le mieux dressé... C'est une chose curieuse que les sauvages ; je les ai vus si souvent, je les ai examinés de près et ils m'offrent toujours un nouvel intérêt... Qui sont-ils ? d'où viennent-ils ?... D'autres peuples ont disparu ; ils ont laissé des traces de leur passage, des monuments de leur civilisation... Le sauvage n'élève rien, il abat pour lui, il n'a point d'histoire ; les traces qu'il laisse : quelques arbres abattus, un sentier à peine tracé à travers la forêt... Le silence du désert s'est étendu sur ses obscurs habitants, le souffle des vents a effacé leurs noms, dispersé la mémoire comme les feuilles flétries du chêne, arrachées par l'aiglon... Leur caractère est en parfaite harmonie avec leur vie : c'est le type du paresseux indolent... »

Ne prolongeons pas cette citation déjà trop longue et qui risque de nous donner une piètre idée de l'Indien ; heureusement, une lettre que Pierre-François écrira quelque temps après à son ami, corrigera cette première impression.

« Au commencement du mois, nous eûmes la visite du P. Bonduel, missionnaire chez les Stokbridges et les Sioux, homme plein de distinction et de vertu... Comme je lui manifestais le désir que j'avais de voir son église naissante, il m'invita à lui faire visite. Quelques affaires m'appelaient à Fond-du-Lac, dont les Sioux ne sont éloignés que de vingt milles environ. Fond-du-Lac est une jolie petite ville, assez commerçante, située dans une position avantageuse, sur le lac Wenebago, qui débouche dans le lac Michigan ; plus ancienne de quelques années que Milwaukee, elle ne compte cependant guère plus de 1500 âmes. J'y trouvai quelques sauvages qui parlaient anglais, je pris place sur leur gondole d'écorce et, remontant la grande rivière de l'Ouest, nous vîmes jeter l'ancre au pied du grand village des Sioux. Les bords de cette rivière sont sauvages et solitaires, et pendant la traversée, à peine ai-je distingué trois ou quatre fermes isolées dans la forêt. Le village des Sioux occupe un plateau élevé et découvert, d'où la vue se perd au loin sur d'immenses solitudes ; il compte à peu près soixante huttes, toutes décorées et jetées au hasard selon le caprice des architectes ; en général, elles ne sont pas semblables à celles que j'ai admirées chez les „Pouants” ; la construction en est plus élégante. Les poteaux qui les soutiennent sont coloriés et sur le faite flottent des panaches de plumes d'oiseaux sauvages. Quoique leurs familles soient nombreuses, les sauvages ne se donnent pas la peine de construire de vastes cabanes... : dans une cabane de 15 pieds carrés, j'ai compté plus d'une fois une vingtaine de personnes rangées en cercle, les pieds vers le feu, qui en est le point central. Si un étranger entre et qu'il n'y ait point de place, on lui permet de repasser la porte et, par politesse, on l'accompagne de quelques gros éclats de rire...

» En attendant le missionnaire, assis sous un cyprès énorme resté seul debout sur le plateau, j'admirais le paysage que j'avais sous les yeux : c'était un océan de forêts dont les vagues lointaines peintes dans le sombre azur semblaient se confondre avec le ciel et formaient un horizon confus et vapoureux. Le soleil se couchait sur d'autres solitudes et jetait épars ses derniers flots de lumière, comme un hommage à la majesté du désert ; les forêts semblaient s'incliner devant lui, les arbres agités par la brise secouaient leur chevelure naissante... Pendant que je me livrais à ces pensées, les cris de joie des Indiens m'annoncèrent l'arrivée du missionnaire ; Monsieur Bonduel me pressa dans ses bras et me conduisit dans la hutte d'un vieux sachem qui lui donnait l'hospitalité, car cet honneur n'appartient pas à tout le monde. On avait préparé un repas où brillait toute la somptuosité des sauvages : un énorme chat-tigre bouillait tout entier dans une colossale marmite, dans une autre un rat musqué, dans une autre une épaule de chevreuil, puis du poisson, des écureuils, du maïs... Il n'y avait rien moins qu'une huitaine de marmites suspendues sur le feu. Je crus que toute la nation était conviée au banquet ; mais, à mon étonnement, le P. Bonduel me dit que tous ces préparatifs étaient pour nous. »

Passons sur la description de ce repas auquel Pantagruel eût fait honneur !

« Combien j'admirais cette générosité simple et naïve du sauvage ; pour lui je n'étais qu'un voyageur qu'il invitait à partager les dons de la Providence... Après le repas, le missionnaire fit une courte instruction ; je ne comprenais rien à ce discours, mais je me sentais attendri par l'émotion que je lisais sur le visage de ces sauvages. Le bon vieillard est le premier qui se convertit, il y a quatre ans ; sa famille est aussi catholique ; il est très riche, car il a plus de vingt cavales, un grand nombre de chiens, il

vend toutes les années une quantité de peaux de chevreuils ; il s'appelle Louis Ikwam. Je passai la nuit dans sa cabane et je dormis à merveille sur une natte de roseaux... L'église, construite en grosses poutres rondes recouvertes d'écorces, est un peu plus grande que la chapelle de Versegères... La tribu des sauvages Sioux, que gouverne Monsieur Bonduel, compte environ 900 personnes : elle est presque toute catholique. Elle vient de vendre au gouvernement des Etats-Unis toutes les terres qu'elle possède, environ cinq millions d'arpents, soit 50 millions de quarantées qui seront bientôt occupées par des colons ; et les sauvages émigreront vers l'Ouest avec leurs chevaux et leurs nattes de joncs, leur seule richesse... Les Sioux sont en général grands, de belle taille et bien proportionnés ; ils sont de couleur fortement basanée, ont les yeux petits, caves et noirs, le front en forme de triangle, le nez fort et tordu, les lèvres grosses et serrées, les dents très belles et peu ou point de barbe...

» A 30 ou 40 milles au nord, habite une autre tribu de Sioux appelés Stokbridges ; ils ne sont pas encore convertis ; on dit qu'ils sont farouches et barbares. J'ai vu à Fond-du-Lac plusieurs sauvages Stokbridges ; ils ont vraiment l'air repoussant, on voit sur leurs traits anguleux toute la fierté, toute la barbarie de ces enfants du désert qui, autrefois, comptaient leurs exploits au nombre de chevelures suspendues à leur ceinture... Tous ces Indiens, autrefois nombreux et redoutés, incapables de se liguier pour se défendre, se voient refoulés pas à pas et, dans un siècle peut-être, on cherchera en vain leurs traces comme on les cherche en vain du côté de New York... »

A la Nouvelle-Orléans

Le Wisconsin n'était que la première étape du périple entrepris par Pierre-François Deléglise et qui le conduira jusqu'au Mexique. Cependant, malgré les épreuves subies par l'oncle Maurice, malgré la rigueur du climat, son impression sur le Wisconsin reste excellente. Arrivé à la Nouvelle-Orléans, c'est encore le Wisconsin qu'il recommande à ses parents.

« De tous les pays que j'ai vus jusqu'ici, la partie du Wisconsin où se trouvent les Bagnards m'a paru une des meilleures contrées : nulle part ailleurs je n'ai vu d'aussi belles forêts, ni d'aussi bonne eau... Les troupeaux y réussissent à merveille... »

Dans une lettre du 8 janvier 1851, il annonce qu'il va partir pour Saint-Louis et peut-être pour la Nouvelle-Orléans, pour chercher une place et examiner le pays. C'est tout ce que nous savons de son itinéraire. Il arriva à la Nouvelle-Orléans le 14 mars.

Ce n'était là, dans la pensée de Pierre-François, qu'une nouvelle étape. Dès sa première lettre, il manifeste son intention de quitter la Nouvelle-Orléans : « Je sais où je veux aller ; mais Dieu seul sait où j'irai. » Son voyage, ajoute-t-il, paraîtra peut-être extravagant. A plusieurs reprises, il manifeste la même intention sans jamais révéler son secret...

Au printemps 1852, on lui offre une place de maître d'hôtel sur un bateau en partance pour le Mexique. « De concert avec

un Français, cuisinier sur le même navire, je destinai l'argent dont je disposais pour une pacotille que je comptais vendre au Mexique », mais son patron fait banqueroute et son pauvre argent disparaît. En 1855, peu s'en fallut qu'il ne partît pour l'Australie où des compagnons cherchaient à l'entraîner.

A la même époque, c'est le Nebraska qui l'attire, ou le Minnesota, « vastes contrées qui, sans être aussi éloignées que l'Australie, n'en sont ni moins vierges, ni moins riches, et assurément dignes d'être vues ». S'il a l'intention d'y faire un voyage, ce n'est pas en touriste mais en pionnier, car « il n'a plus l'imagination aussi poétique qu'autrefois ; quatre années passées sous le soleil des tropiques ont fait quelque peu évaporer cette essence précieuse : la poésie »...

Un nouveau pays de cocagne, où les Etats-Unis viennent de remettre un peu d'ordre¹³, le Nicaragua, semble s'ouvrir à la colonisation. « Le fainéant peut y vivre, l'homme laborieux y peut faire fortune », lui déclare le consul de Nicaragua à la Nouvelle-Orléans. « Il ne serait donc pas impossible que je me décide un jour à émigrer vers le Sud. » Il renonce bientôt au Nicaragua, mais c'est pour tourner son regard vers le Nord, vers le Kansas « dont on dit le plus grand bien et qui se peuple avec une rapidité inouïe », et où, écrit-il en juillet 1855, « les terres sont magnifiques mais où on ne peut guère s'aventurer sinon en caravane, le revolver à la ceinture, le rifle à l'épaule, le bowie-kniffe en poche ».

Rêves et mirages d'un esprit exalté, que les dures réalités de la vie obligeront à rester à la Nouvelle-Orléans !

« La Nouvelle-Orléans est une des plus grandes et des plus riches villes des Etats-Unis, mais elle n'en est pas une des plus belles. Ville qui, il y a vingt ans, n'était qu'un amas confus de baraques séparées par des rues sales, étroites et mal pavées, cette ville est aujourd'hui la seconde ville de l'Amérique avec une population de plus de 250 000 habitants ; elle s'étend sur quatre lieues de long et une demi-lieue de large, assise sur les bords d'un des plus grands fleuves du monde, fleuve qui, en face de la ville, a un mille de largeur. Les rues sont presque toutes pavées en larges blocs de granit que l'on fait venir de Boston — la Louisiane n'a pas le moindre caillou — ; pour construire les édifices on se sert de briques et de coquillages pour les routes. Ville riche, populeuse, entrepôt d'un immense commerce où se rencontrent les produits des Tropiques avec les produits du Nord, mais ville entourée d'immenses marécages habitables seulement pour les crocodiles qui y foisonnent et dont les eaux saumâtres et fétides se corrompent par l'effet des chaleurs ; elle ne doit sa richesse qu'au fleuve géant qui la menace et qui donne à la ville l'aspect d'une nouvelle Venise. Le spectacle qu'offre le port est curieux et grandiose : les navires de toutes les nations échelonnés le long du fleuve sur une longueur de plus de deux lieues, les bateaux à vapeur du Mississippi et de ses innombrables affluents, les steamers de l'Océan venant

¹³ Il s'agit seulement de l'expédition d'un aventurier nommé Walker qui se donnait le titre de colonel, qui essaya de se tailler une principauté et qui finit par être fusillé en 1860.

du Mexique, de la Californie, de New York, les remorqueurs du golfe et de la balise, puis les quais encombrés de marchandises et d'hommes de toutes les couleurs, de tous les costumes et de toutes les langues... Il y a loin de tout cela au commerce tranquille et paisible de la vallée de Bagnes !... »

En octobre 1855, Pierre-François a l'occasion de faire un voyage au bayou Lafourche et cela lui permet de nous donner une description des plaines de la Louisiane.

« ... Le railway s'enfonce d'abord dans une épaisse forêt de chênes-verts et de frênes, coupée çà et là par des fossés remplis d'eau saumâtre, puis, après, commence et se déroule à perte de vue une immense plantation de cannes à sucre et de maïs. L'habitation ressemble à un petit village composé de misérables cabanes en planches, où les esclaves passent leurs courtes heures de repos... Au milieu se trouvent les machines à vapeur pour piler les cannes à sucre, et, un peu plus loin, est l'habitation du maître, superbe maison de plaisance entourée d'un jardin admirable tel qu'on n'en peut voir que sous la zone tropicale. Après avoir traversé la plantation Mac-Donough, l'on entre dans une région qu'on appelle prairie tremblante. De loin, vous la prendriez pour un champ de blé ; mais quand vous approchez, ce n'est qu'une campagne inondée et ne produisant que des roseaux. Les ingénieurs rencontrèrent là les plus grandes difficultés pour y faire passer le chemin de fer : la voie repose tout entière, l'espace de deux lieues, sur des pilotis de 50 à 80 pieds de profondeur ; au-delà se trouve le bayou Sara... Bref, la Louisiane ressemble, sauf la différence de climat, à la plaine du Vallais depuis Martigny jusqu'à Riddes¹⁴...

» Le commerce de la Nouvelle-Orléans est immense : le coton, le sucre, le tabac, les grains arrivent par les bateaux à vapeur et tout est aussitôt expédié pour l'Europe... En un seul jour, il est parti dix grands navires pour différents ports de l'Europe. »

Nous n'ignorons pas que, pour le commerce et surtout pour le travail des plantations, il était indispensable d'avoir recours à la main-d'œuvre africaine et, ce qui devait provoquer, quelques années plus tard, une guerre civile, était alors considéré comme une nécessité dans les Etats du Sud.

« Dans le seul Etat de la Louisiane, il y a 200 000 nègres esclaves qui s'emploient et se vendent comme des mules et des mulets à Bagnes... Un nègre de belle taille, fort et robuste, adroit au travail et de bon caractère, vaut ordinairement de quatre à cinq cents piastres, soit 1 800 francs suisses. Il y en a qui se rachètent et se revendent tant l'esclavage leur est naturel...

» Un nègre de choix se vend de huit cents à mille piastres... Les esclaves qui tentent de s'échapper sont poursuivis..., c'est un crime de leur donner asile ; s'ils sont rattrapés, on leur fait porter au cou une lourde cangue de fer, on les fouette sur le dos et on les renvoie au travail... Mais généralement ils ne sont pas aussi malheureux qu'on le suppose et je ne crains pas d'affirmer que le plus grand nombre sont mieux nourris, mieux vêtus et moins chargés de travail que les trois quarts de la population du Vallais ; un grand nombre sont seulement serfs de leurs maîtres ; ils leur payent un tribut tous les mois et avec cela ils sont libres de leur action et de mener le genre de vie qu'il leur plaît... Industriels et économes, ils parviennent souvent à se

¹⁴ Pour comprendre cette comparaison, il faut songer à ce qu'était la plaine valaisanne vers 1860, toute marécageuse et inculte. Cf. Philippe Farquet : *Martigny, Chroniques, sites et histoire*, Martigny, 1953, pp. 130-138.

racheter, ils sont alors transportés à la colonie de Libéria¹⁵... Les nègres qui travaillent dans les plantations sont les plus malheureux ; constamment exposés aux ardeurs du soleil, sous le fouet du commandeur, plus d'un sans doute soupire après la liberté... Il ne faut pas croire cependant que leurs maîtres soient toujours des bourreaux... : bon nombre d'esclaves ne changeraient pas leurs maîtres contre toutes les libertés du monde... Je n'en considère pas moins l'esclavage comme une plaie hideuse, et lorsque je lis sur les *Commercial Bulletins* l'annonce d'une vente d'esclaves à l'encan, cela me révolte ! »

Un fléau qui dévastait quasi périodiquement cette ville et faisait des coupes sombres dans sa population aurait dû détourner les émigrants de la Nouvelle-Orléans ; c'est la fièvre jaune.

Une épidémie particulièrement violente éclata en été 1853. Pierre-François nous en donne une description, dont je ne reproduis que quelques détails :

« Dans la rue où il habite, sur huit à dix maisons, pendant une semaine on emporta quatre à six cadavres par jour ; dans sa propre maison, il y eut neuf morts... Lui-même a évité la contagion grâce à un régime rigoureux ; son meilleur préservatif fut le camphre... »

« Dans une maison voisine de la sienne, il y avait un jeune homme venu de France depuis trois mois, avec lequel j'étais très lié. Plusieurs fois, par manière de plaisanterie, il m'avait dit : „Si je meurs avant toi, tu écriras à ma mère en France, et si tu meurs avant moi, j'écrirai à ta mère en Suisse, c'est convenu." Un matin, on vint m'appeler en hâte ; le jeune homme était à l'agonie, j'accours. La maladie s'offrait sous ses plus terribles symptômes ; il me reconnut, mais il ne put articuler aucun mot. Nous avions oublié tous les deux de nous donner mutuellement notre adresse... tout ce que j'ai su c'est qu'il était du département du Vaucluse. »

C'est donc à la Nouvelle-Orléans, au milieu de ces dangers, que Pierre-François s'était établi dès le printemps 1851. Il y occupa diverses places chez des commerçants. Ce fut d'abord chez un riche Français qui fit banqueroute au bout d'une année ; ce fut ensuite dans la maison de commerce Hernandez & Cie, importation de denrées européennes, parmi lesquelles il y a même du kirsch, de la gentiane et de l'absinthe de provenance suisse ; pour le compte de cette maison, il eut l'occasion de faire un voyage à Galveston dans le Texas, en automne 1852. Il quitte cette maison pour entrer chez Hast & Cie, où il est engagé pour 40 piastres par mois avec logement et nourriture ; c'est une maison de gros en vivres et boissons ; le magasin, nous dit-il, « est grand comme quatre fois notre *râcâ* ». Dans ce magasin, Pierre-François était chargé de la vente au détail ; mais il faut croire que cet emploi d'épicier était réellement trop sédentaire pour lui et nous allons le voir, dès le début de l'année 1857, déposer le tablier de garçon de magasin pour embrasser une carrière qu'il fut peut-être l'unique Bagnard à embrasser.

¹⁵ On sait que la République de Libéria, sur la côte de Guinée, en Afrique occidentale, fut fondée avec l'appui des Etats-Unis pour les Nègres libres ou affranchis.

FAMILLE DELÉGLISE

DE PRARRAYER (BAGNES)

François-Athanase Deléglise

* 1775

oo 1804 Marie-Josette Perron

I.

II.

<p>Maurice-Athanase * 1805 † 1879 fourrier lors du Sonderbund 1847 émigre en Wisconsin 1848 avec sa famille oo Catherine Lang † 1855</p>	<p>François * 1807 soldat du Sonderbund 1847 émigre au Missouri 1860 avec sa famille oo 1827 Marie-Odile Vaudan</p>	<p>une fille † jeune</p>	<p>Pierre-Joseph * 1814 † 1888 chanoine du St-Bernard prieur claustral 1850-1856 chancelier à l'Evêché de Sion 1858 prieur du Simplon 1858-1861 curé de Sembrancher 1861-1865 Prévôt croisé et mitré 1865-1888</p>	<p>une seconde fille † jeune aussi</p>	<p>François-Athanase * 1820 † 1890 Jésuite professeur à Fribourg et à Sion missionnaire paroissial prédicateur apprécié</p>
---	--	------------------------------	---	--	--

III.

<p>4 enfants, dont François-Augustin * 1835 à Bagnes au Wisconsin dès 1848 participe à la guerre de Sécession 1861-1864 fondateur de la ville d'Antigo 1878 député à la Législature du Wisconsin 1892 oo 1856 Mary Bor * 1835 en Bohême</p>	<p>Pierre-François (François junior) * 1830 à Bagnes † 1868 arrêté après l'échec du Sonderbund émigre en Amérique 1849 marchand, marin, soldat, hôtelier, voyageur oo une Irlandaise</p>	<p>Julie † 1851</p>	<p>Louis-Samuel * 1831 à Bagnes † 1928 célibataire</p>	<p>Marguerite * 1837</p>	<p>Euphrosine * 1842 † 1930 ou après oo 1^o 1864 Benjamin Mazuy Belge 2^o 1869 Christian Habersat Allemand 3^o 1875 Mathieu Mergen Luxembourgeois</p>	<p>Antoine-Justin * 1846 oo 1874 une Allemande</p>
--	---	-------------------------	---	------------------------------	---	---

IV.

<p>Marie-Thérèse * 1857 oo 1876 John Deresch d'origine polonaise</p>	<p>Sophie-Amélie * 1859 oo 1^o 1882 James O'Connor 2^o Leslie Descendance Leslie-Deleglise</p>	<p>2 garçons infirmes * 1860 * 1866</p>	<p>Anna-Virginia-Elisabeth * 1867 historiographe oo Morrisey Descendance Morrisey-Deleglise</p>	<p>Henri-Benoît * 1868</p>	<p>Adalbert-Augustin * 1870</p>	<p>Alexis-Lambert * 1872</p>	<p>Edmond-Paul * 1875</p>	<p>Georges-Louis * 1866</p>
--	--	---	--	---------------------------------------	--	---	--------------------------------------	--

V.



SIGLES

* naissance
† décès
oo mariage
I-V générations

Marin ou pirate ?

Cette carrière nouvelle allait lui ménager bien des aventures.

« ... Après bien des réflexions, j'ai choisi le parti peut-être le plus périlleux, le plus extravagant : je me suis fait marin. Je me suis associé avec un Français... nous avons acheté ensemble un petit navire, nous l'avons chargé de marchandises et nous avons mis à la voile pour la côte du Texas et vogue la galère !... Je ne vous raconterai pas aujourd'hui les détails de notre voyage... Nous avons commencé par subir un formidable ouragan qui ravagea la basse Louisiane. L'« Ile Dernière » habitée par une vingtaine de familles opulentes qui en avaient fait leur lieu de plaisance a d'abord été rasée par l'ouragan, puis couverte par la marée ; plus de cent personnes y perdirent la vie, pas une maison ne resta intacte, les forêts même furent emportées comme par une avalanche, et quand la mer se retira, il ne resta plus qu'une plage couverte de débris et de cadavres... Jamais de mémoire d'homme on n'avait vu pareille tempête... C'est à cette époque que je pris mes premières leçons de navigation ; je ne pouvais profiter d'une meilleure occasion. Notre goélette (schooner) est du port de 25 tonneaux et a cinq hommes d'équipage... Nous fûmes pris par l'ouragan douze heures après être sortis du fleuve, et nous fûmes portés plus de 35 lieues au large ; nous restâmes six jours sans voir la terre ; vers la fin du sixième jour, nous nous trouvâmes en face de Galveston. Notre voyage a duré deux mois et demi, nous avons exploré toute la côte de la Louisiane jusqu'à l'embouchure de la Sabine...¹⁶ Pendant l'ouragan, une voie d'eau s'étant déclarée à bord, quelques marchandises ont été avariées ; sans cet accident nos bénéfices se seraient facilement élevés à 40 %, après tous les frais. Rentrés le 16 octobre, nous avons fait mettre le bateau en chantier pour lui faire quelques réparations indispensables et nous sommes repartis le 26 décembre, mais notre voyage s'est borné à l'île Cayo¹⁷ où nous nous sommes défaits de presque toute notre cargaison, consistant en farine et en whisky... Vers la mi-avril, je pense que nous repartirons pour la Sabine ou tout au moins pour la rivière Calcasieu¹⁸. C'est une dure et pénible carrière que celle du marin, et cependant elle a son charme, comme tout ce qui procure de fortes émotions. La mer avec ses paysages mobiles offre des coups d'œil non moins sublimes que les hautes Alpes. »

Cette lettre est du 6 mars 1857. La première croisière s'était faite d'août à octobre 1856 ; mais les aventures maritimes de Pierre-François devaient le conduire plus loin, au risque même de finir tragiquement.

« ...Au mois de mars 1858, je vendis mon premier bateau et j'achetai une goélette presque neuve pour le prix de 10.000 francs ; mais au lieu de retourner au Texas, je résolus d'aller au Mexique, pays d'une richesse incalculable, mais que les guerres civiles ont réduit à la dernière misère. Une maison de commerce m'ouvrit un crédit pour 300 barils de farine, ce qui me faisait une somme de 1450 piastres ; j'avais en outre pour 600 piastres d'étoffes et de souliers, puis une petite cargaison de poudre et de plomb. L'équipage se composait de cinq matelots et d'un cuisinier. Je partis de la Nouvelle-Orléans, par le lac Pontchartrain, le 9 mai. Le 23 mai, nous étions en vue de Cuba et nous entrâmes dans la mer de Honduras. Nous prîmes terre à Puerto-Silen dans le Yucatan, pour renouveler nos provisions d'eau douce ; je ven-

¹⁶ La Sabine est une rivière qui sépare la Louisiane et le Texas.

¹⁷ Caillou.

¹⁸ Rivière de la Louisiane.

dis en même temps quelques marchandises avec l'autorisation du capitaine du port, et nous continuâmes notre route pour Balize¹⁹... Le 13 juin, nous étions en vue de Trujillo²⁰, dont nous apercevions les montagnes comme un léger brouillard à l'horizon. Nous abordâmes dans l'île Ruatan²¹, dans la journée du 17 juin... Le surlendemain, je fis voile pour le Yucatan ; le 1^{er} juillet, je reconnus l'île de Consumèle²², où je me proposais d'aborder pour écouler le reste de la cargaison..., mais les choses avaient bien changé. Pendant un mois que je m'étais promené dans la mer des Caraïbes, une subite révolution était survenue et les nouvelles autorités de Puerto-Silen, où nous avions abordé plus d'un mois auparavant, nous signalèrent comme contrebandiers pour avoir vendu des vivres, des armes et de la poudre au parti ennemi. Comme j'étais en vue de Consumèle, un pêcheur indien me raconta ce qui s'était passé..., je fis mettre la chaloupe à la mer et je me fis conduire à la ville par deux matelots. La ville de Consumèle ressemble plutôt aux mayens de Fionen (Fionay) qu'à une ville, elle contient peut-être 500 âmes ; elle est toute bâtie en bambous et couverte avec des feuilles de cocotier. Comme j'abordais sur le rivage, un Indien vint me dire que l'alcade désirait me voir. Je pensai qu'il voulait peut-être m'acheter des marchandises, je laissai les matelots pour garder la chaloupe et je me fis conduire chez l'alcade. Je trouvai un grand vieillard maigre et de mauvaise mine, moitié indien moitié espagnol, couché dans un hamac suspendu au milieu de sa cabane ; il me dit qu'il avait reçu ordre du gouverneur de m'arrêter comme coupable de contrebande..., que j'avais ouvertement favorisé la rébellion en lui vendant des armes et des munitions et qu'il me retenait prisonnier. J'essayai alors de me tirer d'affaire autrement ; je protestai de mon innocence et je lui offris deux onces d'or et un choix des marchandises que j'avais à bord ; il me répondit insolemment qu'il n'avait pas besoin de mes cadeaux puisqu'il avait ordre de saisir tout ce que je possédais et il commanda de nouveau aux deux Indiens de me mener en prison. Ne sachant que faire alors, je tirai mon grand couteau de matelot et je criai que je fendrai la tête au premier qui me toucherait et je partis au galop vers la chaloupe... Mais quand j'arrivai au bord de la mer, je vis une vingtaine d'Indiens qui tenaient l'amarre de la chaloupe pendant que les deux matelots s'efforçaient de la leur arracher. Je sautai dans la chaloupe et, avec mon couteau, je coupai l'amarre et je poussai la chaloupe au large. En cinq minutes j'étais à mon bord... ; le vent était favorable, au soleil couchant j'avais perdu la terre de vue... »

Par malchance notre marin n'avait pu renouveler sa provision d'eau douce ; seules quelques rafales de pluie lui permirent d'en recueillir quelques bouteilles.

« Enfin, le 11 juillet, j'étais en vue des îles Mugères, à la pointe N.E. de la presqu'île du Yucatan. Je rencontrai quelques pêcheurs en mer et ils m'informèrent qu'un brick de guerre mexicain était mouillé dans la rade : impossible d'y aborder sans me faire prendre. J'obtins d'un pêcheur qu'il m'apporterait, pendant la nuit, une barrique d'eau contre une égale quantité d'eau-de-vie. Aussitôt que j'eus embarqué la provision d'eau, je gagnai le large. Mais au point du jour, j'aperçus le brick qui était sur mes traces... Quand la nuit revint, je le perdis de vue.... Je quittai la haute mer et je m'engageai dans le labyrinthe des îles Mugères ; pendant six jours, je n'aperçus pas le brick ; le 18, je vis un pêcheur indien qui me persuada que je pourrais franchir un passage étroit entre le cap Catoche et l'île Contoy et que de là je gagnerais

¹⁹ Belize, capitale du Honduras britannique.

²⁰ Trujillo, dans la République indépendante du Honduras.

²¹ Ile Ruatan, devant la côte Nord du Honduras indépendant.

²² Ile Consumel, devant la côte Est de la presqu'île mexicaine du Yucatan.

facilement le courant du golfe : le lendemain, à marée haute, je m'engageai dans le canal.

» La carte marine, quoique ancienne, commandait de se méfier de ce passage où les bancs de sable sont très changeants. J'étais à peu près à six milles dans le canal lorsque je vis paraître le brick derrière nous : le pêcheur indien nous avait vendus. Impossible de retourner en arrière ; malgré la basse marée, je fis voile en avant... Quand le jour parut, je manœuvrais pour franchir le dernier banc de sable qui nous séparait de la haute mer ; le brick s'en aperçut et mit une chaloupe à la mer montée par 40 hommes armés... Alors, je jetai l'ancre et j'attendis ; la chaloupe nous aborda et le lieutenant m'apprit avec beaucoup de politesse qu'il avait ordre de m'arrêter et que nous étions ses prisonniers, puis il mit dix soldats à bord avec un pilote pour nous conduire à Sisal, une des principales villes du Yucatan, où nous abordâmes le 7 août ; nous fûmes transférés dans la forteresse, pendant que notre procès s'instruisait à Mérida qui est la capitale du Yucatan. Le 18 septembre, nous fûmes rendus à la liberté... Le navire m'était rendu, mais toutes les marchandises furent confisquées ou perdues... Je protestai énergiquement et je remis au consul américain un procès-verbal de tout ce qui venait de m'arriver... Je doute fort d'être jamais dédommagé... J'arrivai enfin à la Nouvelle-Orléans vers la fin d'octobre... J'ai vendu le navire pour acquitter mes dettes et payer l'équipage... »

Tout portait à croire que Pierre-François, malgré son goût de l'aventure et son esprit entreprenant, en avait fini avec la carrière de marin ! Mais les déboires n'arrivent pas à freiner son enthousiasme. Tout le long de l'année 1859, il va multiplier les lettres pour décider ses parents à émigrer. Lisons encore ce qu'il leur écrit en septembre 1859 :

« Courage et patience ; dans quelques mois, arrivés sur les rivages du Mississipi, vous verrez, en contemplant ces immenses prairies de l'Ouest qui n'ont de borne que l'horizon, ces vastes et sombres forêts qui n'attendent que la hache du bûcheron pour se changer en champs de blé, en beaux jardins, en riches pâturages, vous verrez, vous dis-je, que la Providence a répandu aussi dans le Nouveau-Monde sa munificence et ses bienfaits et que l'homme n'est jamais étranger là où il trouve du travail et du pain... Je crois, mon père, que vous accomplissez un grave et saint devoir en cherchant pour vos enfants un avenir meilleur... La terre entière n'est-elle pas l'héritage des enfants des hommes?... Quand s'annoncent les rudes et longs hivers de la Suisse, les hirondelles s'envolent vers des climats plus doux : pourquoi n'en feriez-vous pas autant?... Il vaut mieux être pauvre en Amérique que riche à Bagnes !... »

III. Au Missouri et au Kansas

1. Nouvelle émigration : François Deléglise et sa famille

Le voyage

Les départs successifs de Maurice Deléglise, en 1848, puis de son neveu Pierre-François, en 1849, avaient ouvert la voie de l'évasion dans l'esprit de ceux de la famille restés à Bagnes. Dès l'année 1850, et pour les mêmes motifs qu'eux, François, frère de

Maurice et père de Pierre-François, a laissé entendre son intention d'émigrer à son tour avec toute sa famille, mais dix ans s'écouleront avant qu'il puisse mettre son projet à exécution. La mobilisation suisse de 1856²³, à laquelle Louis-Samuel, frère de Pierre-François, doit prendre part, puis la guerre d'Italie en 1859 ne font que confirmer le père de famille, François, dans son intention d'émigrer. En 1860, la décision est prise et il quitte Bagnes le 3 juillet avec toute sa famille.

Pierre-François, qui vivait depuis onze ans déjà en Amérique, était revenu en Europe pour chercher les siens. C'est lui qui, au retour, donne les premières nouvelles du voyage. Le départ eut lieu du Havre le 14 juillet 1860, à bord du *Zurich*, capitaine Baxter, pour le prix de 170 fr. par tête, de Genève à New York. Le navire transportait 250 passagers, parmi lesquels la famille Deléglise comptait six membres. Le voyage dura un mois et demi, entravé par un calme qui dura quinze jours. En cours de route, le *Zurich* se trouva à point pour sauver l'équipage du navire anglais *Roscus* qui sombrait par suite d'une voie d'eau. Le *Zurich* aborda à New York le 31 août, et le lendemain, 1^{er} septembre, la famille Deléglise partit pour Philadelphie.

La première lettre est de la main de François junior, et l'on peut croire à sa sincérité quand il écrit :

« Je vous assure que, jusqu'à présent, pas un ne regrette la belle vallée de Bagnes... Il est bien étrange le préjugé qu'en Amérique on ne peut pas se créer une existence honnête... Philadelphie est certainement une des plus belles villes qu'on puisse voir ; sans être surchargée de monuments comme les villes d'Europe, elle possède un ensemble d'harmonie et de bon goût dans sa construction qu'on ne rencontre peut-être nulle part ; toutes ses rues sont larges et plantées d'arbres, avec un chemin de fer au milieu... »

La première lettre de François, le père, est datée du 12 novembre 1860, de Farlay Mo, où la famille a fixé son premier établissement. Cette lettre va nous donner d'abondants détails sur le voyage de dix jours qui les amena de Philadelphie à Kansas-City ; pour eux, l'Amérique est vraiment un pays neuf, qu'ils voient avec des yeux tout neufs :

« ... Nous avons mis plus de deux heures pour traverser la ville de Philadelphie ; les wagons étaient trainés dans l'intérieur de la ville par trente à quarante mulets ; toutes les rues ont les rayes de fer dans le milieu et se rendent à la gare ; nous avons quitté cette superbe ville le 3 septembre à 5 heures du soir, arrivés à Spisbour²⁴ le 5, à 8 heures du matin, après avoir voyagé deux nuits et un jour à travers les montagnes pittoresques de Pennsylvanie. Dans cette dernière ville nous sommes restés jusqu'à une heure et

²³ Il s'agit de « l'affaire de Neuchâtel » où la Prusse voulait répondre à l'appel des royalistes en menaçant la Suisse de lui déclarer la guerre. La médiation de Napoléon III apaisa le conflit en amenant la Prusse à renoncer à ses prétentions. Pendant la tension, la Suisse avait mobilisé son armée.

²⁴ Pittsburgh.

demie ; nous avons visité une bien jolie église catholique en pierre et plusieurs grandes fabriques de fer de tous genres, on y fabrique les machines à vapeur, nous avons vu une fabrique de clous, il y avait plus de cent ouvriers travaillant à la fois et tout se faisait à froid. Le 6, nous sommes arrivés à Sainssinati²⁵ à 6 h. $\frac{1}{2}$ du matin et repartis à 5 h. $\frac{1}{2}$ du soir ; c'est encore une ville de fabriques, nous avons vu des canons et des cloches dans ces fabriques et le 7, vendredi, arrivés à Saint-Louis à 11 h. $\frac{1}{2}$ par une chaleur étouffante, après avoir traversé les plaines de l'Ohio avec une vitesse difficile à décrire, car on en était épouvanté, quoiqu'on est bien dans les wagons en Amérique, on est tous sur des coussins en velours rouge et dans chaque wagon on avait de l'eau de glace à boire à volonté, et des lieux d'aisance. Le 8, samedi, nous sommes partis par un vapeur à 10 heures de Saint-Louis pour Canssaciti²⁶, et nous sommes arrivés dans cette ville le 13 à 6 heures du matin, après avoir monté le Missouri avec bien des difficultés parce que le navire était trop gros et bien chargé ; nous sommes passé à côté d'un navire enfoncé dans les sables huit jours auparavant en montant cette grande rivière. Nous avons vu de nombreux troupeaux et de bien tristes cabanes de loin en loin et quelques jolis coteaux qui auraient donné de bien jolies propriétés en les cultivant. Cette dernière ville est encore bien jeune : elle date de six à sept ans ; elle a cependant un grand mouvement. Samedi le 15, nous avons vu partir pour la Californie 22 chars attelés de douze beaux bœufs, chaque voiture portant un poids total de 105 000 livres de marchandises. Le convoi met ordinairement six semaines pour aller et revenir ; il part ordinairement toutes les semaines de 18 à 22 voitures comme cela. Nous sommes restés une semaine dans cette ville ; voyant que nous ne pouvions rien faire de bon, nous avons passé la rivière du Kansas, nous sommes allés à Vouyedotte²⁷, ville toute récente. Nous y sommes restés trois semaines, nous avons voyagé de droite et de gauche pour voir une place qui nous convienne ; après bien d'examen, nous sommes venus acheter une ferme ici²⁸, à sept lieues de Vouyedotte, à deux lieues à l'ouest de Plassiti²⁹, à trois lieues au sud de Weston, où il y a un prêtre catholique permanent, à deux lieues à l'est de Levenvorte³⁰, ville épiscopale... »

François Deléglise nous apprend encore que Leavenworth a 12 000 habitants, dont la moitié sont catholiques, tandis qu'à Farlay, il y a peu de catholiques. L'évêque, Mgr Miège, est Savoyard. La ville date de dix ans et l'église de six, bien modeste et toute en bois...

Pour compléter ces premières impressions, empruntons quelques détails à une lettre du 10 février 1861, adressée par François Deléglise au préfet Besse de Bagnes :

« Scène sur le bateau,... à la cuisine, on se pousse du matin au soir pour placer sa marmite sur le feu pour faire cuire un peu de jambon et quelques pommes de terre ; combien de marmites renversées et de coups de poing échangés par ces brûlots d'Allemands (sic !) jusqu'à ce que le chef d'équipage vienne mettre l'ordre... Nous avons eu un excellent capitaine... De toutes les

²⁵ Cincinnati.

²⁶ Kansas-City.

²⁷ Wyandotte, Ka.

²⁸ Farlay.

²⁹ Platte-City.

³⁰ Leavenworth.

villes que j'ai vues, je n'ai rien trouvé de plus agréable que Philadelphie ; toutes les rues ont les rayes de fer au milieu pour les wagons... ; elle ne possède pas les fabriques de Pittsburg et de Cincinnati, mais elle n'a pas moins de riches magasins... Il y a dans l'intérieur de la ville de vastes promenades ombragées où j'ai vu un nombre infini d'écureuils qui s'amusaient dans les allées sans s'inquiéter des passants... Le dimanche, nous sommes allés à la messe dans deux églises ; à la porte, il y avait des collecteurs, dans les assiettes les dollars étaient moins rares que les francs... »

Premier établissement à Farlay

Ayant trouvé une ferme à sa convenance, la famille François Deléglise put enfin s'installer dans son « home » dans le courant du mois d'octobre 1860. Le père de famille va en donner une première description dès le 12 novembre :

« Notre ferme est de 70 acres, qui correspond au moins à 800 quartanées ; elle est située à l'ouest de la rivière Platte, d'où nous sommes éloignés comme de Prarrayer d'en bas au Liappay... Pour la cuisine, nous avons un puits... 20 à 25 arpents sont cultivés, nous avons un joli verger... tout est par petits coteaux, presque pas de plat, la place me paraît saine, les enfants sont alertes... A Farlay, il y a 40 à 50 maisons, tous sont Anglais ou Américains, une seule famille française... nous sommes éloignés du village comme pour aller d'un village à l'autre à Prarrayer... Je suis bien content de la position. La ferme m'a coûté 1 000 piastres, les vaches 20 piastres chacune... »

» Notre habitation consiste en deux maisons, l'une en poutres rondes comme sont la plupart dans ces campagnes, l'autre a deux chambres en poutres rondes mais doublées en planches à l'extérieur et plâtrées à l'intérieur, comme sur un mur... Nous espérons cultiver la vigne avec succès... Les bois qui sont sur ma place sont le chêne, l'ormeau, le noyer, le sycomore, le frêne, l'acacia, le bois de fer, bon à rien qu'à brûler, le savu³¹, le noisetier ; la vigne sauvage est chargée de raisins mais pas plus gros que des embrunes. »

La lettre au préfet Besse poursuit par d'intéressants renseignements sur la région :

« ... Farlay porte le nom de son premier habitant ; la veuve de Farlay et ses enfants habitent encore la première maison qu'on y a construite il y a huit ans ; c'est un village à peu près comme Prarrayer et tracé pour devenir une ville... Leavenworth date aussi de huit ans, mais s'est développé plus rapidement que Farlay en raison de sa position au bord du Missouri ; c'est une ville épiscopale, il y a huit ans elle comptait cinq à six familles catholiques ; elle a maintenant deux églises catholiques et trois à quatre mille catholiques pour 15 à 16 000 habitants ; l'église épiscopale, en bois, est bien modeste et bien pauvre... Cette ville, quoique dans son enfance, possède de magnifiques magasins, on y trouve tout ce qu'on trouverait à Vevey ou à Genève. Les routes ne sont pas encore pavées et les trottoirs sont pavés en planches ; les maisons sont en briques ou en bois, celles-ci sont bien petites, très peu sont en pierre.. A quelques pas de la ville, du côté du Kansas, les bois disparaissent et l'on ne voit plus que la prairie. A deux milles de la ville, il y a un fort militaire qui a en garnison ordinaire 4 à 6 000 hommes, pour la plupart de la cavalerie... »

³¹ Le sureau.

La plume aisée et facile de Pierre-François va à son tour nous donner la description de la nouvelle demeure de la famille Deléglise ; sa lettre est datée du 20 décembre 1860 :

« ... Notre ferme, comme la Ville éternelle, se déploie en amphithéâtre sur sept collines à peu près également élevées, et d'une pente en quelques endroits rapide comme les prés de la Planche à Bagnes... ; le sol est riche et fécond ; les forêts se composent de chênes, d'ormes... et de différentes sortes d'arbres inconnus en Europe. Il y a aussi beaucoup de vignes sauvages que j'espère apprivoiser avec un peu de soin... »

De toute cette contrée, Pierre-François donne ensuite un aperçu géologique qui dénote des connaissances étendues, puis il enchaîne :

« Près de notre ferme, à une portée de fusil, se trouve le petit village de Farlay comptant peut-être une cinquantaine de maisons ; à notre couchant, à six milles de distance, se trouve la ville de Leavenworth dans une position magnifique, avec un évêché, un couvent de religieuses et une population évaluée à près de 10 000 âmes ; c'est là notre meilleur marché ; à l'est, à six milles de distance, se trouve la ville de Platte-City, capitale du county ; la route qui communique d'une de ces villes à l'autre passe devant notre maison, on espère y voir passer avant longtemps un chemin de fer. Notre terre est de 70 arpents — l'arpent américain équivaut, je crois, à 4 900 m.² ; trente arpents sont en culture avec un beau verger de pommiers, pêcheurs, pruniers entourant une jolie maison. Croyez-vous que notre position ne vaille pas celle que nous avons abandonnée ? Ce qui m'étonne c'est que la population de Bagnes, après toutes les nouvelles qui viennent d'Amérique, reste encore obstinément attachée à son vieux clocher ! »

Suivent quelques réflexions sur l'état de l'Amérique.

« J'ai trouvé l'Amérique bien changée ; les Etats-Unis subissent une crise plus terrible que celle à laquelle ils doivent leur liberté. L'élection du nouveau président Lincoln a ébranlé toute l'Union ; tous les Etats à esclaves, au nombre de quatorze, parlent de se séparer de l'Union, ce qui ne manquerait pas d'entraîner une guerre civile ; les Etats du Nord veulent à tout prix l'émancipation des Noirs et vous comprenez avec quelle ténacité le Sud s'y opposera³². »

Cette lettre est envoyée de la Nouvelle-Orléans où Pierre-François était retourné pour ses affaires ; la guerre l'y retiendra plusieurs années et rendra difficiles les relations avec sa famille du Missouri qui tient pour l'Union. Néanmoins, la situation de celle-ci ne souffre pas de la guerre. Plus heureux que leur frère Maurice, au Wisconsin, François et les siens sont à l'aise dès la première année de leur établissement en Amérique.

Une chose les préoccupe cependant : c'est la difficulté de remplir leurs devoirs religieux. Aussi n'étaient-ils pas là depuis six

³² Pierre-François Deléglise compare l'Amérique telle qu'il la retrouve en 1860 à son retour d'Europe et telle qu'il l'avait connue avant son voyage. Ses prévisions étaient justes : on était à la veille de la guerre de Sécession, les Etats du Sud, opposés à la loi supprimant l'esclavage, s'étaient séparés des Etats du Nord qui en étaient partisans, et ayant formé une nouvelle Confédération.

mois qu'ils manifestaient déjà le désir de bâtir une chapelle. L'église la plus rapprochée était celle de Leavenworth et, pour s'y rendre, il fallait traverser le Missouri et cela coûtait chaque fois dix sous par personne ; ils envisagent même de s'installer au-delà du fleuve, dans le Kansas.

Dès leur arrivée, ils sont entrés en relation avec l'évêque de Leavenworth, Mgr Miège, et leurs visites à l'évêché sont fréquentes.

« Le 25 juillet 1861, écrit Louis-Samuel, l'un des fils de François, j'ai été en ville, je suis allé à la cure, j'ai trouvé Monseigneur l'Evêque occupé à faire une caisse avec des planches grossières, les clous dans une main, le marteau dans l'autre, habillé on ne peut plus simplement... Une heure après mon départ arriva le P. Gailland, missionnaire chez les Indiens, à 80 milles de Leavenworth dans les prairies ; les sauvages qu'il a évangélisés sont maintenant de bien bons catholiques. Le P. Gailland est gros et bien portant au point que les chevaux indiens ont peine à le porter³³. »

A son tour, au printemps 1865, Pierre-François rencontre le P. Gailland :

« ... J'ai eu le plaisir de voir le P. Gailland de Verbier, missionnaire chez les Potowatomies... la surprise était égale de part et d'autre : pour moi de rencontrer après vingt ans un compatriote que j'ai aimé et estimé, pour lui d'entendre de nouveau parler le patois de Bagnes... Lorsqu'il est venu au milieu de ces Indiens, il croyait ne plus jamais voir d'homme blanc de sa vie, et voilà que non seulement des Blancs mais des Bagnards pur sang sont établis dans son voisinage et que le chemin de fer du Pacific va passer à côté de sa résidence ! »

Deuxième établissement à Leavenworth

En 1861, Leavenworth était en passe de devenir une ville de commerce importante.

« Vous ne pouvez pas vous faire une idée, écrit François au préfet Besse, de la circulation qui règne dans cette ville... C'est inconcevable les constructions qui s'y font en tuile, en bois, en pierre... On évalue à un million de dollars par jour la marchandise qui s'expédie de cette ville ; tous les jours on voit partir des convois de 20 à 25 voitures de 6 à 8 bœufs ou de 4 à 6 mulets qui partent pour le Nouveau-Mexique, la Californie ou l'Orégon... : la position de cette ville sur le Missouri en fait l'entrepôt des marchandises destinées à l'Ouest ou au Nord-Ouest. »

La plume alerte de Pierre-François va encore une fois compléter ces premiers renseignements de son père ; il écrit en décembre 1865 :

« ... Ici, à Leavenworth, nous sommes placés aujourd'hui sur les frontières de la civilisation et de la vie sauvage ; rien n'égale la singularité du

³³ Le Père Maurice Gailland (1815-1875), Jésuite, était originaire de Verbier. Il fut missionnaire chez les Indiens du Kansas pendant trente ans. Cf. Gard : *Clergé de Bagnes*, pp. 52-53.

contraste et l'étrangeté des mœurs. D'un côté vous voyez chaque jour les magnifiques bateaux à vapeur étalant tout le luxe et le confort de l'industrie moderne, versant sur les quais les marchandises de tous les coins du globe ; puis les convois des chemins de fer et leurs puissantes locomotives arrêtant ici leur course effrénée et lançant au loin dans le désert leur voix vibrante comme un coursier hennissant sous le frein. A côté de ce spectacle vivant, tumultueux, vous voyez se dérouler par la route de Lawrence et de Santa-Fé la longue file des caravanes qui partent pour les Montagnes. Les trains se composent ordinairement de 25 énormes wagons attelés chacun de six paires de bœufs escortés de 30 à 40 hommes, le tout sous la conduite d'un chef „Bos” qui règle la marche, choisit les campements et veille enfin à la sûreté des hommes et des choses ; mais bientôt ces mœurs primitives vont disparaître ; déjà le grand chemin de fer du Pacifique arrive à Wyandotte, d'où il jette un embranchement sur Leavenworth et Omaha ; sur la rive Est du Missouri, le chemin de fer de Saint-Joseph arrive à Weston et sera fini cet automne jusqu'à Parksville, et le grand fleuve sera alors bordé d'une double ligne non interrompue pendant plusieurs centaines de milles. »

C'est près de cette ville de Leavenworth que la famille Deléglise choisit son nouvel établissement. La raison principale qui fait honneur à ses sentiments chrétiens, nous l'avons vu, fut la plus grande commodité pour accomplir ses devoirs religieux.

« ... Au mois d'octobre (1863), nous avons acheté une ferme dans le Kansas, de 40 acres seulement (ce qui fait tout de même 420 mesures) à 7 milles de Leavenworth. Nous avons assez d'eau et de bois sur la ferme. Nous n'aurons plus le Missouri à traverser ; nous appartenons désormais au diocèse de Mgr Miège. Nous allons à la messe en voiture ou à selle. Le Kansas est un pays bien beau et, de plus, il a l'avantage d'être très salubre. »

Cette lettre du 18 avril 1864 se complète par une autre du mois de juin :

« ... l'avantage que nous avons sur Farlay, c'est de ne plus avoir à traverser le fleuve... Il y a 30 arpents légèrement inclinés vers le Sud, partie forêts, partie prairie, 10 arpents près d'un cours d'eau. La maison est en bois, à deux étages, à deux chambres par étage. Le foin vient très beau, les céréales réussissent très bien, j'espère cultiver la vigne avec succès ; la forêt n'est pas aussi belle qu'à Farlay... J'ai déboursé pour notre ferme de 40 arpents 300 dollars et j'aurai encore bien à déboursier pour la mettre au point. »

Par une lettre du 5 décembre 1864, Pierre-François va à son tour nous décrire la nouvelle ferme de ses parents :

« ... La nouvelle ferme que papa a achetée est éloignée de huit milles de la ville, sur la route de Lecompton ; c'est un joli morceau de terre, le long d'une petite vallée allant de l'Est à l'Ouest et par conséquent exposé en plein midi ; une partie est une prairie naturelle dont le foin est très estimé ; le bois, sans être aussi beau que dans le Missouri, est cependant assez abondant pour satisfaire au besoin de la ferme. Le coteau est assez élevé, on y jouit d'une belle vue et surtout d'une bonne brise qui doit contribuer beaucoup à la salubrité du pays. ... Le Kansas est un vaste plateau de calcaire — on trouve la pierre à chaux partout — présentant l'aspect d'un océan de prairies, sillonné de criques, de profonds ravins, de hautes collines, paysage des plus variés et des plus pittoresques et surtout ayant des terrains propres à tout genre de culture. Rien n'égale la fécondité des terres que nous possédons à

Farlay³⁴ ; au Missouri, les grains, les pommes de terre, le maïs y viennent à merveille ; mais, pour les bestiaux et surtout pour la vigne, le terrain ici est bien préférable. J'ai la conviction que le Kansas deviendra par la suite un riche pays de vignobles ; ses côtes rocailleuses parsemées de petits chênes me rappellent tout à fait les côtes de Fully et de Martigny ; plusieurs fermiers ont déjà fait des essais qui promettent pour l'avenir les plus beaux résultats. Tous les fruits des pays tempérés réussissent bien... Dans beaucoup de fermes, on cultive la canne à sucre de Chine — sorgho — qui donne une excellente mélasse. Les moutons sont surtout remarquables par la finesse et la beauté de leur toison ; on en élève d'innombrables troupeaux dans les prairies. Le climat a une grande analogie avec celui du Valais... Un grand plaisir que vous pourriez nous faire, mon cher oncle, ce serait de nous envoyer quelques sarments des plants les plus renommés du Valais : beau Rouge de Branson, Arvine, petite et grosse Rêze. »

A sa lettre de 1865, que nous avons citée plus haut, Pierre-François ajoute un plan de situation de leur ferme ; contentons-nous de signaler que leur plus proche voisin est un Vaudois qu'on appelle Pierre le Suisse ; leurs autres voisins sont un Irlandais seul qui cultive sa ferme avec des machines nouvelles, deux Français et une famille allemande : il y a de la variété !

En 1866, un désastre les menace tous : c'est l'invasion des sauterelles :

« Elles ont fait leur apparition dans les comtés Ouest du Kansas et ont tout détruit sur leur passage sur une étendue de 25 milles de large et de plus 200 milles de longueur ; rien ne résiste à leur voracité, la coriace feuille du chêne comme le plus tendre légume, tout est ravagé comme par le feu ; les trains du Pacific Rail-Road avaient de la peine à marcher, les rails étaient couverts de sauterelles et rendus glissants et dangereux. C'est un singulier phénomène : elles volent à une assez grande hauteur ; on dirait un fort ouragan de neige ; vers le soir, elles tombent à terre, on pourrait les ramasser à la pelle. Elles sont très petites, d'une couleur verdâtre, et ne font point de bruit comme celles que l'on rencontre dans les mayens de Bagnes. Elles sont arrivées à Leavenworth le 25 septembre ; deux mois plus tôt, elles auraient causé des malheurs incalculables. »

Avec leurs deux fermes, la situation de la famille François Deléglise est devenue enviable, et sa nouvelle fortune lui permet de venir en aide à de moins favorisés. Sa porte est volontiers ouverte aux nouveaux immigrants : en 1871, c'est un Nicollier et un Moren de Médières, un Charvoz de Villette ; en 1872, Joseph Troillet du Cotter ; la famille de Charles Collombin, famille bientôt éprouvée par la perte du père et de deux enfants ; en 1884, ce sera trois Sarayens, un Besse, un May et un Ribordy.

Dès 1863, François Deléglise a fait une fondation de 500 fr. pour les écoles de Prarrayer et de Versegères. Les dons anonymes de la famille soulagent aussi bien des misères au pays ; ainsi, par exemple, lors de l'incendie des Vernays. En outre, un don important permet la restauration de la chapelle de ce petit village.

³⁴ La famille Deléglise avait conservé son domaine de Farlay tout en allant se fixer à Leavenworth.

Mais, si avantageuse que soit leur position au Kansas, François et sa famille regrettent leur première ferme de Farlay, et dès janvier 1867, la famille quitte Leavenworth :

« Nous venons de louer la place d'ici pour trois ans pour le prix de 3 dollars par arpent en champ et de 2 ½ par arpent de prairie enclose... Nous allons retourner à Farlay, nous regrettons toujours le verger qui est négligé entre les mains des locataires.

» Au Kansas, j'ai 110 arpents ; à Farlay, j'en avais 18 seulement, nous venons d'en acheter, à 25 dollars l'arpent, 21 arpents qui arrangent bien notre petite ferme. »

En 1875, un nouvel achat de 70 arpents attigus vient heureusement compléter la propriété ; cet achat revient à 1 200 dollars.

D'autre part, la ferme du Kansas, louée d'abord à bas prix à un nègre affranchi, est en partie vendue et en partie louée à François Luisier du Fregnolay. Enfin, en 1887, la propriété du Kansas est vendue en entier pour 2 500 dollars.

2. La famille

La famille de François Deléglise comptait trois garçons et deux filles. Nous avons vu que l'aîné, Pierre-François, avait précédé ses parents en Amérique dès 1849, puis était revenu en Europe en 1860 pour les chercher. Si les jeunes ne tardèrent pas à s'acclimater, le père eut de la peine à se mettre à une langue nouvelle : en 1869 encore, il avoue n'avoir rien appris d'anglais. Une des filles, Marguerite, toujours un peu malade, fut la fidèle Cendrillon du foyer familial.

Euphrosine, mariée d'abord (1864) à un jeune Belge, Benjamin Mazuy, puis en 1869 à Christian Habersat, protestant allemand, épouse en dernier lieu, en 1875, le Luxembourgeois Mathieu Mergen. Euphrosine possédait à Leavenworth un hôtel-pension de bon rapport, ce qui lui permit de se signaler par sa générosité : les pauvres et les bonnes œuvres de son pays natal ne furent pas les derniers à en bénéficier, sans le savoir. Les dernières nouvelles parvenues sur Mme Mergen datent du 10 mars 1930.

Tout en ayant aussi fait son petit tour d'Amérique, Louis-Samuel fut le bras droit de son père dans l'exploitation de leurs fermes.

Au printemps 1864, dans le désir de voir un pays qu'on disait merveilleux, Louis part pour un voyage à Poispic (?), à 800 milles de distance ; il s'est engagé dans un convoi pour conduire un chariot attelé de trois paires de bœufs, à 25 dollars par mois, tous frais payés. Il pense revenir en automne, mais en juillet 1865, il n'est pas encore de retour. En attendant une occasion, il s'est engagé chez le curé de Denver dans le Colorado.

Pourquoi devait-il attendre ? C'est Pierre-François qui va nous le dire dans une lettre du 25 septembre 1865 :

« Louis est toujours à Denver ; il est obligé d'attendre les trains du gouvernement ; car le trajet des plaines ne se fait pas aujourd'hui sans danger..., mais Louis a assez de sagesse et d'expérience pour ne pas s'aventurer follement. A partir du fort Kearney, dans le Nebraska, jusque dans le voisinage de Denver, les Indiens ont intercepté presque tous les postes, coupé les lignes télégraphiques, déclaré une guerre d'extermination aux caravanes de l'Est. Le buffalo et l'Indien règnent en maîtres sur ces vastes solitudes... »

Enfin, en 1866, nous retrouvons Louis en famille. Puis, par un billet non daté, mais probablement de 1869, nous apprenons qu'il a fait une tournée au Nouveau-Mexique avec un certain François Cochenet de Martigny-Bourg, pour rendre visite à son frère Antoine :

« Quel pauvre pays j'ai trouvé ! tous les animaux, sans exception, sont de la pire espèce..., un sol rocailleux et sableux..., mais un beau climat..., bien salubre... »

En été 1881, après vingt ans de séjour en Amérique, Louis revient — le premier de la famille — passer un mois en Valais et y revoir sa parenté. Dès lors, les lettres s'espacent et perdent de leur intérêt³⁵.

Louis-Samuel, resté célibataire, finit ses jours dans un asile de vieillards à Leavenworth ; il mourut très pieusement à l'âge de 97 ans, le 12 septembre 1928.

3. Aventures et découvertes

Si la vie de Louis fut relativement calme, celle de son frère cadet, Antoine, subit davantage la maladie américaine de la « bougeotte »... Toutefois, jusqu'en 1866, il travaille tantôt en famille, tantôt en ville de Leavenworth, dans un restaurant ; il nous apprend qu'on y vendait, en 1863, de l'eau-de-vie de cerises de Neuchâtel, à trois dollars la bouteille.

En novembre 1866, Antoine se rend auprès du P. Gailland à la mission Sainte-Marie :

« ... J'y suis d'abord resté pour étudier, puis comme sommelier... Je m'y suis plu à merveille... Sainte-Marie est un pays magnifique, situé sur la rivière Kansas, à 100 milles de Leavenworth et à 600 des Montagnes Rocheuses, c'est la place que le gouvernement a réservée aux Indiens Pottovatomies... Beaucoup se sont maintenant civilisés, grâce aux missionnaires, et ils se mê-

³⁵ *L'Armorial valaisan*, p. 77, attribue par erreur à Louis, qui, d'ailleurs, n'était pas frère, mais neveu du Prévôt Deléglise, la fondation d'une colonie et un mandat de député à la Chambre des Représentants. C'est Francis-Augustin qui fonda Antigo et siégea à la Législature du Wisconsin.

lent beaucoup aux Blancs... L'hiver où j'y étais, il y avait continuellement à l'école 300 à 350 écoliers... Les enfants indiens sont à la charge des Pères, mais le gouvernement paye pour leur entretien... » (lettre du 29 février 1868).

Au mois de juin 1867, après quinze jours passés à la maison, Antoine revient à la mission, où il trouve Mgr Lamy, évêque de Santa-Fé, se rendant dans son lointain diocèse ; comme celui-ci avait besoin de quelqu'un pour l'accompagner,

« ... sans autre considération, le 28 juin, je suis parti avec Mgr Lamy, évêque du Nouveau-Mexique, avec une caravane de quatre jésuites, trois prêtres séculiers et cinq religieuses... La traversée des plaines du Kansas et du Colorado fut longue et pénible ; au bout d'une dizaine de jours de marche, nous arrivâmes à Fort-Learned'Ks. De là, pour plus de sécurité, nous dûmes nous joindre à une autre caravane forte de 115 gros chars à bœufs et de 130 hommes bien armés ; après quatre jours de marche, nous arrivâmes sur les bords de l'Arkansas, nous restâmes un mois à la longer jusqu'à Old Ben's Fort, nous endurâmes beaucoup dans ce chemin de chaleur et de soif ; il fallait choisir entre l'eau pourrie des creux ou l'eau épaisse et jaune de la rivière ; aussi, après trois jours de marche dans ce pays, le choléra se déclara dans la caravane, ce qui nous donna beaucoup d'inquiétude ; il y eut cinq victimes dont une religieuse ; moi, Dieu merci, j'ai toujours gardé une santé merveilleuse.

» Le 16 juillet, nous fûmes attaqués par une bande d'environ 300 sauvages ; ils étaient montés sur de petits chevaux indiens d'une vitesse remarquable ; ils commencent par cerner le camp, puis ils s'approchent en déchargeant leurs armes à feu ou leurs flèches ; mais nous étions bien retranchés et presque tous armés de carabines à sept coups d'une portée prodigieuse ; voyant qu'ils ne pouvaient nous atteindre sans se hasarder davantage, les Indiens prirent le large dans la prairie, laissant entre nos mains quelques chevaux, des flèches, des pistolets... Nous leur avons descendu quelques guerriers mais ils les ramassèrent immédiatement et les emportèrent avec eux. Nous sortîmes sains et saufs de la bagarre, pas même une égratignure. Le même jour, un autre convoi fut attaqué cinq milles plus loin ; il ne fut pas aussi heureux que nous, il perdit deux hommes et 540 bœufs... Nous apprîmes plus tard que les journaux annonçaient le massacre du convoi de l'évêque du Nouveau-Mexique...

» De Fort-Lyon où nous arrivâmes sans encombre, en une demi-journée nous fûmes à Old Ben's Fort, où nous devons traverser l'Arkansas ; nous vîmes pour la première fois s'élever devant nous comme des nuages noirs : c'était les plus hautes pointes des Montagnes à cent et quelques milles de distance. Elles m'ont fait à moi un effet magique, je n'en avais plus revu depuis que j'avais quitté la Suisse et nous venions de faire une traversée de 40 jours dans un pays où l'horizon a toujours été au niveau des pieds... Dès que nous eûmes traversé la rivière, nous pûmes commencer à jouir de l'air frais et bienfaisant des Montagnes, et les misérables moustiques qui nous avaient harcelés tout le long de la route nous avaient cette fois complètement abandonnés... Au bout de cinq jours de marche, nous entrâmes dans le Nouveau-Mexique ; le premier village mexicain que nous rencontrâmes fut Trinidad-City, puis nous passâmes à Mora, village un peu plus grand que Trinidad ; ensuite, nous arrivâmes à Las Vegas où, Dieu merci, je mis un terme à mon long pèlerinage. Dès l'arrivée, on m'offre une place dans un hôtel à 60 dollars par mois, chez un Français...

« Je trouve le Mexique un pays très triste... on ne rencontre sur la route aucune maison quelconque, les villages sont à 20, 30, 50 milles de distance ; ils sont bâtis avec des espèces de briques faites de boue ; ces maisons ont un triste et morne coup d'œil, si on n'a pas soin de les recrépir souvent. On ne peut cultiver ici que là où on arrose ; le reste produit à peine le

pâturage pour les animaux qui sont tenus dans de grands enclos. Les animaux du Mexique sont comme les Mexicains : une race très abâtardie. Les principales récoltes sont les oignons qui viennent énormes, les choux, le maïs ; il y a peu de pommes de terre ; le principal soutien et le seul commerce des Mexicains est le bétail, aussi ont-ils de grands troupeaux...

» Le pays est riche en mines d'or et d'argent... Jusqu'à présent, il n'y a guère que des émigrants de seconde réputation ; ils sont venus plutôt corrompre le pays que le civiliser : au fait, ce n'est que la canaille et les „ ruffians ” qui sont les premiers à aller dans un pays neuf, chose qui se rencontre bien avec les Mexicains, faux, menteurs, voleurs, ne se détournant pas d'une ligne pour jouer du stylet ou du revolver. Pour le physique et le maintien, ils sont l'image frappante des Fulliérains (que les Fulliérains d'aujourd'hui m'excusent !)...

» Presque toutes les tribus indiennes sont en guerre en ce moment ; ils ont déclaré qu'ils n'accepteraient pas de paix à moins que les Blancs n'abandonnent les chemins de fer qui traversent leur pays parce que cela trouble leurs chasses... Dans notre voyage, nous avons tué des buffalos tout le long de la route, nous en avons vu des troupeaux immenses ; le buffalo est une bête magnifique à voir et une chasse fructueuse à faire ; je ne m'étonne pas que messieurs les Indiens y tiennent...

» Las Vegas, où j'habite, est à peu près de la grosseur du Châble à Bagnes ; situé à 80 milles de Santa-Fé, à 350 milles de Denver et à 900 de Leavenworth, cette ville est d'un grand commerce, c'est la plus belle place que j'ai encore vue dans ce pays ; il y a beaucoup d'Américains et de Français, principalement Canadiens... » (Lettre du 28 octobre 1867.)

Ce fut sans doute dans le cours du printemps 1868 qu'Antoine revint dans la famille, bien content de voir le terme de son voyage, bien satisfait aussi de connaître un nouveau pays. Le voyage de retour fut sans histoire ; il se fit en 22 jours, en passant par Sheridan qui était alors le terminus du chemin de fer venant de Leavenworth, à 400 milles de cette ville. Une scène a quelque peu changé :

« Au voyage d'aller, nous écrit-il, nous faisons la chasse aux buffalos à cheval ; au retour, nous la faisons depuis les fenêtres du wagon, nous avons vu des troupeaux qui, en dépit de nos fusillades et du vacarme du train, nous suivaient côte à côte et cherchaient à nous devancer : c'était vraiment curieux et amusant à voir. »

Rentré en famille, il y reste près de deux ans. Mais au mois de mai 1870, le voici de nouveau en route ! Cette fois, il monte vers le Nord, pour le Wisconsin, où il va rendre visite à son oncle Maurice. Il en profite pour saluer tous les Bagnards des alentours. La contrée lui plaît, et, quoiqu'il trouve les hivers bien longs, il y passe deux hivers, travaillant de son métier de forgeron.

Dans le courant de 1873, nous trouvons notre Bagnard travaillant encore de son métier, mais cette fois dans le Territoire indien. Entre deux tournées de travail, le 13 avril 1874, Antoine trouve le temps de se marier. En 1875, le voilà engagé comme forgeron à Womégo sur le réseau de la compagnie qui construit la ligne Kansas-Pacific et qui pousse toujours plus loin ses rails.

En 1877, de retour à Farlay, il y achète une propriété attiguë à la ferme de son père. Va-t-il arrêter ses pérégrinations et s'adonner à la vie pastorale ? Non, pas encore. En février 1878, on lui offre une place de forgeron à Fort-Lyon et le voilà en route pour le Colorado ; il y est encore en décembre 1879. Quelques années passent et, en mars 1887, la dernière lettre que nous possédons d'Antoine est datée de Las Animas, Bent Co., Colorado. Dès lors, c'est le silence et le reste de la carrière de notre sympathique voyageur nous est inconnu...

4. Episodes de guerre

C'était en partie pour échapper à la hantise de la guerre qui paraissait endémique en Europe, autant que pour s'assurer une vie plus aisée, que François Deléglise avait passé l'Océan ; il n'y avait pas une année qu'il était en Amérique que la guerre, et la pire des guerres, la guerre civile, éclatait. Tellement il est vrai que partout où il y a des hommes, joue la vieille loi humaine : *Homo homini lupus*.

François-Augustin, nous l'avons vu, avait estimé comme un devoir envers sa nouvelle patrie de s'enrôler dans les armées de l'Union. Ses cousins, les fils de François, ne pousseront pas aussi loin leur patriotisme tout neuf, et s'ils doivent subir le contre-coup de la guerre, ce sera surtout au point de vue économique. Antoine, cependant, faillit d'abord être engagé comme tambour ; plus tard, il fera partie de la milice.

Dès le mois de janvier, Louis nous donne le récit d'un épisode de la guerre dans le comté de Platte :

« Tous les riches propriétaires, partisans du Sud, avaient formé une compagnie de volontaires entretenue à leurs frais. Je les ai vus passer bien des fois devant notre maison ; ils ne nous ont pas causé le plus petit désagrément ; ils rôdaient dans les environs ; à Weston, ville grande comme deux fois Brigue, ils ont pillé plusieurs magasins, parce que c'est une ville toute unioniste, ils ont insulté et désarmé trois officiers fédéraux ; alors arriva une compagnie de troupes fédérales pour dissiper la première qui campa à Platte-City, ville grande comme la moitié du bourg de Martigny... Après avoir échangé quelques coups de fusil, ils ont abandonné la ville... les troupes fédérales sont entrées et ont placé le drapeau sur la maison de ville... Quelques jours plus tard, la compagnie confédérée ³⁶ s'étant réorganisée insulta le drapeau et le mit en pièces. Après quoi, 60 hommes de cavalerie arrivent à Platte-City, incendient quelques maisons, parcourent le comté avec ordre de désarmer tout le monde... Ils nous ont pris un fusil de chasse que j'avais acheté à Etienne Roduit... je n'ai pas eu d'autre désagrément... Ils ont pris 250 chevaux aux propriétaires qui avaient favorisé la dite compagnie sudiste ; on a promis de les rendre s'ils venaient prêter serment de fidélité à l'Union ; pas un n'a manqué à l'appel. »

³⁶ Aux « fédéralistes » du Nord s'opposaient les « confédérés » du Sud, à l'Union des Etats septentrionaux la Confédération des Etats méridionaux...

Louis nous apprend encore que, dans le courant de 1862, « le gouverneur du Missouri a donné l'ordre d'organiser tous les hommes capables de porter les armes pour prévenir les rassemblements des rebelles ». Louis est mis sur pied comme boulanger, mais, écrit-il, « s'il y avait quelque danger, nous serions de pauvres soldats... : pas de discipline, pas d'exercice, le laisser-aller... ».

Toujours est-il que l'Union ne manque pas de sonner victoire :

« Nous entendons quelquefois ronfler le canon au fort de Leavenworth ; chaque victoire remportée sur le Sud est saluée par 34 coups de canon, un par Etat... »

Signalons encore une alerte sur la fin de 1864 :

« Une armée confédérée, estimée à 25 000 hommes, sous les ordres des généraux Price et Marmaduke, était parvenue à traverser tout le Sud-Ouest du Missouri et à menacer les frontières du Kansas. Aussitôt toute la milice de l'Etat fut appelée sous les armes et un engagement assez vif eut lieu à quelques mètres de Westport. Les Confédérés furent repoussés avec une perte considérable et retraitèrent en grande hâte vers l'Arkansas. Les généraux Blunt et Curtiss eurent les honneurs de cette victoire... La compagnie où se trouvait Antoine n'arriva que vers la fin du combat... les milices furent renvoyées au bout de quinze jours... tout est rentré dans l'ordre dans cette partie de l'Union... »

C'est à Pierre-François que nous devons ce bref récit, et c'est de sa correspondance (23 décembre 1862, 9 juillet 1863, 5 décembre 1864, décembre 1865) que nous allons extraire encore quelques traits et épisodes de cette guerre :

« Le vrai motif de la guerre, me demanderez-vous ? Le Nord se bat pour conserver l'Union, le Sud pour conserver ses nègres, et voilà pourquoi la cause du Sud manque de cette poétique grandeur, de cet intérêt qui s'attache à la cause d'un peuple opprimé, se révoltant contre l'opresseur. Une chose singulière, c'est que les nègres sont tout à fait indifférents à cette lutte dont ils sont l'enjeu... Au début, on croyait, au Sud, qu'on n'avait qu'à proclamer la Sécession et que tout serait dit ; à la Nouvelle-Orléans, on s'empara des forts qui étaient gardés par un homme à gages avec sa famille et l'on crut avoir remporté une victoire. J'ai vu partir les premiers volontaires, j'ai entendu les proclamations des officiers, les discours des Autorités, et tous croyaient fermement que la guerre ne serait qu'une parade militaire.

» Les débuts de la guerre furent mesquins, presque ridicules ; la prise du fort Sumter, dans la baie de Charleston, n'avait pas coûté la vie à un seul homme ; la fameuse bataille de Manassas ne fut qu'une immense déroute, où les vainqueurs avaient autant peur de poursuivre, que les vaincus d'être poursuivis... »

La guerre ne tarda pas à prendre une tournure plus active et plus sanglante ; mais quoique Pierre-François nous donne force détails sur les opérations, nous laisserons de côté ce qui appartient à l'histoire générale de cette lutte fratricide. Il nous décrira l'opiniâtreté des uns et la résistance des autres s'opposant pendant quatre ans, au prix de pertes immenses d'hommes et de biens. Moyens d'attaque et moyens de défense s'affronte-

ront toujours plus puissants. La marine nouvelle que François-Augustin a vu naître à New York, Pierre-François la verra en action devant Charleston et la Nouvelle-Orléans.

« Les riches campagnes de la Virginie, du Kentucky, du Tennessee, théâtres de cette guerre impitoyable, sont transformées en désert. Figurez-vous le passage d'une armée comme celle du général Bragg, déguenillée, sans provisions, faisant irruption dans ces contrées..., tout est pillé, détruit, emporté : troupeaux, voitures, instruments de labour, jusqu'aux poêles de ménage. On croirait le pays ravagé par une nuée de sauterelles...

» Un planteur de ma connaissance, dont la fortune était évaluée à plus de 500 000 piastres, me disait dernièrement qu'il ne lui restait pas assez pour acheter une besace de mendiant. »

Empruntons à Pierre-François la description de Vicksburg, ville qui commande le cours du Mississipi et dont la prise sera capitale pour la suite de la guerre :

« Vicksburg n'est qu'une petite ville de quelques milliers d'habitants, mais elle est bâtie sur une haute colline qui longe le fleuve jusqu'à Warrenton, sur l'espace de 10 à 12 milles. Toute cette longue chaîne est couronnée de la plus puissante artillerie et de tous les travaux de défense que les Vaubans de la Confédération ont pu imaginer. Au-delà de cette rangée de collines, le pays n'est qu'un vaste marécage entrecoupé de forêts impénétrables, de bayous, de lagunes, de champs de roseaux, de toutes ces choses enfin qui décorent les paysages de la Louisiane... »

Dans la même lettre, en post-scriptum, il pourra nous annoncer la prise de cette importante forteresse :

« Vicksburg, le Gibraltar de la Confédération, a succombé le 4 juillet 1863. Le général Pemberton s'est rendu avec toute sa garnison. 27 000 prisonniers et 200 pièces de canons sont les trophées de cette journée. »

La prise de Vicksburg a rendu la liberté à la navigation et Pierre-François en profite pour rejoindre sa famille au Missouri, mais au passage il fait halte une journée dans cette ville devenue historique :

« J'eus tout le loisir de visiter cette petite ville, autrefois industrielle comme un essaim d'abeilles, maintenant morne et silencieuse comme un tombeau. En parcourant ses rues désertes, bordées de maisons fermées, je remarquai plusieurs de ces abris — trous à rats, *rats holes* — creusés dans le flanc des collines escarpées où les habitants se cachaient pendant les bombardements. Une garnison nègre occupe maintenant la ville. Sur la colline la plus élevée flotte le drapeau national ; près de là on jouit d'un point de vue admirable et l'on peut se faire une idée du magnifique réseau de défense que possédaient les Confédérés... En plusieurs endroits, au fond de paisibles vallons, je distinguais les monuments funéraires élevés en l'honneur des 50 000 victimes du siège. »

La prise de Richmond, capitale des Sudistes, le 9 avril 1865, met fin à la guerre et « aussitôt la paix et la sécurité rétablies, le commerce, l'industrie, les travaux de tout genre reprennent une activité plus grande que jamais. »

Pierre-François, à la Nouvelle-Orléans, fut arrêté pendant la guerre dont nous avons rapporté quelques épisodes. Dès la fin du conflit, il revint vivre près de ses parents, mais en travaillant pour son compte dans l'hôtellerie. Son dernier « avatar », si j'ose dire, fut son mariage avec une Irlandaise, ignorante et dépensière, qui le rendit malheureux. Au garçon qu'elle lui donna, elle transmit aussi ses défauts et nous ne savons ce qu'il devint...

Pierre-François mourut dans le courant de l'année 1868, sans avoir connu le bonheur sur cette terre d'Amérique dont il avait pourtant tellement chanté les louanges ; il aurait pu, mourant, méditer sur la réflexion qu'il avait faite à ses parents : « Il vaut mieux être pauvre en Amérique que riche à Bagnes »...

* * *

La famille Deléglise fut l'une de ces honorables et laborieuses familles valaisannes qui allèrent demander à un monde neuf le pain quotidien, voire l'aisance, que la terre natale n'arrivait pas à leur assurer. A ce monde nouveau, qui a parfois trompé leur attente et où les aventures ne leur ont pas manqué, ces familles ont apporté leurs traditions de foi et de travail. L'arbre des Deléglise a-t-il fleuri sous le ciel froid du Wisconsin et sous les cieux plus chauds du Kansas et du Missouri ? Tout me porte à croire que le nom des Deléglise ne s'y est pas perpétué.. Cependant, par leur labeur et leur endurance, les familles des frères Maurice et François Deléglise ont contribué à la prospérité de ces pays neufs où ils transportèrent leurs pénates et qu'ils ont marqués de leur empreinte.

Alfred PELLOUCHOUD